LES ORIGINES SLAVES

POLOGNE ET RUTHÉNIE

Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora et terminos habitationis eorum.

Actus apostolorum, c. XVII, v. 26.

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT
RUE JACOB, 56
1861

LES ORIGINES SLAVES

LES ORIGINES SLAVES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

LES ORIGINES SLAVES

POLOGNE ET RUTHÉNIE

Fecitque ex uno omne genus hominum, inhabitare super universam faciem terræ definiens statuta tempora et terminos habitationis eorum.

Actus apostolorum, c. XVII, v. 26.

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT
RUE JACOB, 56
1861

LES ORIGINES SLAVES.

Principales divisions de la race humaine.

La race humaine, une dans son origine, se partage en trois branches : la blanche, la jaune et la noire. Le Géorgien est le type de la première, le Mongol celui de la seconde, le Nègre celui de la troisième. Ce sont les trois extrêmes : les nuances intermédiaires varient à l'infini.

A la branche jaune appartiennent les Mongols, les Chinois, les Japonais et les indigènes de l'Amérique et de l'Australie dont on a voulu à tort faire une branche séparée, sous le nom de branche rouge.

La branche noire est la moins nombreuse. La branche blanche domine les autres par le nombre et par l'intelligence. Les peuples qui la composent

sont intimement unis entre eux, 1° par leur organisation physique, ce qu'a démontré Cuvier; 2° par la base de leurs principes religieux, car tous, excepté les brahmines indiens, qui sont idolâtres, même les juifs talmudistes et les mahométans, s'appuient sur la révélation de l'Ancien Testament; 3° par leur histoire.

La branche blanche se partage en quatre races principales : indo-persane, indo-européenne, ouralienne et sémitique.

Parmi les Indo-Persans, les brahmines seuls ont conservé la pureté de leur race; le peuple, dans l'Inde, est mêlé aux Mongols; en Perse, aux Touranes ou Turcs.

La race indo-européenne, nommée quelquefois indo-germanique, se partage en quatre rameaux : 1° roman ou latin; 2° slave ou lechite, connu anciennement sous le nom de vende et vénède, avec ses adhérents lithuanien, samogitien et lotys; 3° germano-scandinave, et 4° celtique. Tous les autres se sont peu à peu fondus dans ceux-là.

La race ouralienne se partage en deux rameaux : 1° le finnois ou tschoud, et 2° le tourane ou turc. Les peuples que nous appelons Tatares, et que l'on confond souvent avec les Mongols, auxquels ils ont été longtemps soumis, sont les Touranes.

La race sémitique se partage aussi en deux rameaux: 1° le rameau hébreu, et 2° l'arabe.

Nous avons dit que les quatre races blanches étaient unies entre elles par leur conformation physique, leurs principes religieux et leur histoire; mais cette unité, qui n'existe que dans les traits les plus généraux, n'est appréciable que lorsque l'on compare ces races aux branches jaune et noire. Elles sont *unes* vis-à-vis de celles-là; mais, entre elles, elles se trouvent extrêmement dissemblables, et dans leur organisation physique, et dans leurs idées religieuses, et dans leur histoire, et dans ces principes de civilisation qui se développent nécessairement des tendances innées, soit à la vie agricole, soit à la vie pastorale et marchande. Chez les Indo-Européens, par exemple, l'élément agricole domine; l'élément pastoral et marchand domine chez les Ouraliens et les Sémitiques, et cela dans une telle proportion que les nations qui s'adonnent le moins en Europe à la culture des terres peuvent se regarder comme faisant *un* sous ce rapport avec les Slaves, qui s'en occupent presque exclusivement, si elles se comparent aux races ouralienne et sémitique.

Les races blanches qui habitent l'Europe peuvent donc se partager en deux unités sous le rapport des principaux caractères de leur civilisation : les Indo-Européens forment l'une, les Ouraliens et les Sémitiques forment l'autre. Cette vérité est la première base de l'histoire de toute la branche

blanche; elle doit être complétée par la délimitation ethnographique et géographique de ces deux grandes divisions.

Les Slaves.

L'histoire ne connaît que bien vaguement l'époque à laquelle la race indienne se répandit en Europe. Les derniers venus sont assurément les Slaves, comme le prouvent et la position géographique des pays qu'ils occupent, et leur langue, la plus rapprochée du sanscrit (la langue des Lithuaniens, leurs consanguins, l'est encore davantage), et leur nom de Vénèdes, conservé si longtemps, et qui n'est que celui de Vends ou Indes, nom de leur patrie primitive. Quelques-uns, le savant Bohême Szafarzyk entre autres, commencent l'histoire des Slaves, Vendes ou Lechites (ces trois noms désignent le même peuple) au huitième siècle avant notre ère, à l'époque des deux grands événements de l'Asie et de l'Europe, de la translation des dix tribus d'Israël par Salmanasar, roi d'Assyrie, et de la fondation de Rome.

La tribu slave ou lechite la plus nombreuse s'établit sur les bords de la Vistule. On connaît, dès les temps les plus reculés, des Slaves ou Lechites

sur le Danube, le Dniepr, en Illyrie, dans les Gaules, sous le nom de Vénèdes, et en d'autres parties de l'Europe; mais c'étaient des colonies plus faibles. La tribu mère était sur les bords de la Vistule. Quelques traditions des Slaves septentrionaux, qui parlent de leur venue du midi à travers les monts Carpathes, avaient, pendant quelque temps, fait douter de cette vérité; il est prouvé maintenant que ces traditions se rapportent à une migration partielle de Slaves, qui, poussés par une invasion de Gaulois quatre siècles avant notre ère, passèrent les Carpathes et se réfugièrent au nord, auprès de leurs frères plus puissants, les Slaves ou Lechites de la Vistule. Beaucoup de preuves attestent qu'ils portaient tous le nom de Lechites. Les anciens appelaient le pays de l'Ochride Linchidia; au dixième siècle encore, il conservait le nom de Lichnidia; Nestor, le chroniqueur de Kiiow, donne à une partie de l'Illyrie le nom de Lachitia.

Les chroniqueurs des bords de la Vistule commencent l'histoire des Slaves ou Lechites en Illyrie cinq cents ans avant notre ère. Bielowski, en comparant les chroniques, a démontré que l'invasion des Gaulois qui fit émigrer vers le nord une partie des Slaves ne détruisit pas l'État qu'ils avaient formé sur le Danube, et qu'il ne disparut qu'au deuxième siècle sous l'effort des légions de Trajan, ce qui explique pourquoi, dans les traditions

populaires du midi de la Pologne, le nom de Trajan est célèbre comme celui d'Alexandre le Grand en Orient.

Les recherches de Surowiecki, de Szafarzyk et de Bielowski ont donné pour résultat qu'à une époque rapprochée et connue, c'est-à-dire aux sixième et septième siècles de notre ère, de nombreux essaims lechites quittèrent les bords de la Vistule, que l'un de ces essaims alla s'établir sur le Danube, et que, par conséquent, les Slaves danubiens d'aujourd'hui sont les descendants de ceux-ci et non de ceux qu'avait détruits et dispersés l'épée de Trajan. Les écrivains byzantins racontent cette nouvelle colonisation avec de grands détails. Ceux qui veulent soutenir que les Slaves danubiens d'aujourd'hui descendent des anciennes tribus prétendent que les colonies venues aux sixième et septième siècles étaient peu nombreuses; mais ils sont démentis par les historiens des Slaves danubiens eux-mêmes. Dans le siècle passé, Raïcz, l'archimandrite serbe, qui a consacré tout le premier volume de son histoire aux recherches sur les premiers habitants de l'Illyrie, conclut que les pères des Slaves danubiens sont venus de Pologne, *s. Polonii*, et il commence son *Histoire certaine* des Serbes, Croates et autres Slaves danubiens en Pologne.

D'autres essaims lechites s'étaient déjà un peu antérieurement dirigés vers le Dniepr. Quelques

exemplaires de la *Chronique* de Nestor portent qu'une partie des peuples de la Ruthénie sont lechites, et d'autres exemplaires disent clairement que tous les habitants de la Ruthénie et de Novogorod viennent des bords de la Vistule. Karamzyn, historiographe officiel de l'empire russe, affirme que trois tribus slaves-lechites passèrent de la Vistule sur le Dniepr; dans un autre chapitre de ses œuvres, il donne les bords de la Vistule pour patrie primitive à tous les Slaves ruthènes. Il dit encore (1) : « Un grand nombre de Slaves de la branche des « Lechites qui forma la Pologne, s'établit sur le « Dniepr dans le pays appelé aujourd'hui gouver- « nement de Kiiow, et se nomma *Polanes*.... De « la même branche provenaient les deux frères « Radym et Viatko. Radym s'établit sur la rivière « Soza dans le gouvernement de Mohylow d'au- « jourd'hui; Viatko s'établit sur la rivière Oka. » Au quinzième siècle, l'historien Dlugosz donnait pour certain que les Ruthènes descendent des Polonais : « *Ruthenorum ex Polonis descendentes.* » Stryikowski (1) croit savoir jusqu'à l'année dans laquelle les Kiioviens sont passés de la Vistule sur le Dniepr : en 430, dit-il. Mais évidemment il donne une date trop reculée. La tradition de leur

(1) Kar. Hist.; t. I, chap. II.

(2) Stryikowski Kron. Roz. XI, stronnica 3.

origine lechite s'est de tout temps conservée parmi les peuples ruthènes; Chmielnitzki la leur rappelait, à l'époque des guerres les plus acharnées, dans ses manifestes. Ils connaissaient jusqu'au nom du chef qui avait amené leurs aïeux des bords de la Vistule sur ceux du Dniepr; ils l'appelaient Semen ou Siméon. Les trois chefs dont les noms inscrits dans les chroniques se sont conservés, dans la tradition populaire des Ruthènes, avec le souvenir de leur migration des bords de la Vistule sur ceux du Dniepr, sont donc ceux de Radym, Wiiat et Semen. Karamzyn rejette l'opinion qui fait venir une partie au moins des Ruthènes des bords du Danube ; il soutient que le nom de ce fleuve est devenu célèbre parmi eux, par les pérégrinations des Slaves du nord vers le midi.

Les Bohêmes, les Moraves, les Slovaques, ont des preuves plus nombreuses encore que les Ruthènes et les Slaves danubiens de leur origine lechite, et de leur migration des bords de la Vistule.

Toutes ces migrations parties des bords de la Vistule aux sixième et septième siècles de notre ère, sont le vrai commencement de l'histoire des nations slaves. Szafarzyk remarque que cette vérité est confirmée par les historiens des peuples qui ont été en relation avec les Slaves.

Les tribus qui quittaient les bords de la Vistule

suivaient deux directions principales. Les unes passaient les Carpathes, et se trouvaient en relations avec les nations de la race indo-européenne dont elles-mêmes faisaient partie ; les autres allaient vers le Dniepr et se trouvaient en relations avec la race ouralienne : de là, la grande diversité de leur développement historique. D'après Szafarzyk et d'autres savants, les Bohêmes, les Moraves et les Slovaques firent le moins de pérégrinations. Partis au sixième siècle des bords de la Vistule, ils s'établirent de suite dans les contrées qu'ils habitent aujourd'hui; entourés de leur race indo-européenne, leur idiome s'altéra le moins et conserva le plus de ressemblance, mais quant à la construction des mots seulement, avec la langue lechite parlée sur les bords de la Vistule et appelée polonaise. Leurs frères, qui poussèrent jusqu'au Dniepr et jusqu'au lac Ilmen, s'y mêlèrent à de faibles colonies slaves établies là depuis longtemps, et furent en relations avec les Finnois et autres peuples ouraliens; les traces indélébiles de ces relations restèrent dans leurs idiomes, qui s'éloignèrent plus que celui des Bohêmes, des Moraves et des Slovaques, de la langue lechite de la Vistule. Les Slaves danubiens n'allèrent pas directement au Danube. Ils se dirigèrent d'abord vers l'est et s'arrêtèrent sur le Dniepr et sur le Dniestr. Nous en avons la preuve dans le témoignage de leurs his-

toriens et dans le témoignage plus irrécusable encore de leurs langues. Selon Szafarzyk, les Carinthiens, après avoir séjourné dans la Gallicie orientale, la quittèrent au sixième siècle. On retrouve dans leurs monuments littéraires des traces de langue lechite, c'est-à-dire polonaise pure; mais les principaux caractères de leur idiome dénoncent l'influence des langues de la race ouralienne, avec laquelle cette tribu avait été en lutte. Les Croates s'arrêtèrent en Gallicie orientale et en Volhynie; ils s'acheminèrent vers le midi, au septième siècle. Dans l'idiome de ceux-ci, les traces de langue polonaise pure sont moins nombreuses que dans l'idiome des Carinthiens. Les Serbes, y compris les Bosniaks, les Monténégrins et les habitants de l'Herzégovine, firent une longue station dans le pays nommé aujourd'hui Ruthénie blanche; leur langue est mêlée de beaucoup d'expressions lotysses, ce qui ne laisse aucun doute sur leur séjour dans ces contrées. Les migrations des Croates et des Serbes vers le Danube sont parfaitement connues. Dans l'histoire des Bulgares du Danube, du septième au onzième siècle, il faut distinguer deux peuples : les Slaves, plus anciens dans ces contrées, et les Bulgares de race ouralienne, appartenant à la nation tourane, qui subjuguèrent les premiers au septième siècle et se confondirent avec eux vers le onzième. Ce peuple, venu du nord-est, professait la

religion de Mahomet, et, longtemps après sa conversion au christianisme, il en conserva des vestiges.

Il est prouvé par l'histoire que des bords de la Vistule sont partis les nombreux essaims qui ont formé les diverses nations slaves connues aujourd'hui. Cela explique pourquoi l'élément primitif slave s'y est conservé le plus pur. Le peuple le plus nombreux et le plus puissant, était naturellement le moins facile à laisser prévaloir dans son sein les influences étrangères. Il était d'ailleurs garanti de ces influences directes par les tribus plus faibles qui l'entouraient : celles de l'Oder et de l'Elbe le séparaient des Germains; les Moraves et les Slovaques, des Magyars; les Slaves lechites du Dniepr et du lac Ilmen, des Finnois. La Pologne est donc en Europe la mère patrie de tous les Slaves. Elle est aujourd'hui encore la nation slave la plus nombreuse. A part 2,000,000 de Juifs, 900,000 Samogitiens et Lotys, et 16,000 Tatares et Arméniens, la Pologne dans ses limites d'avant le partage est une nation de 20,000,000 de Slaves purs. En dehors d'elle, il n'y a de Slaves purs que 11,000,000 en Autriche; 6,000,000 en Turquie; 3,000,000 en petite Ruthénie et dans le gouvernement de Smolensk, et 120,000 dans le royaume de Saxe.

Les noms des peuples slaves.

Les noms des nations, a dit Humboldt, sont de grands événements de leur histoire. Ne dédaignons donc pas de nous arrêter un instant sur ceux des Slaves.

Les peuples ont souvent deux espèces de noms : les noms nationaux, c'est-à-dire ceux dont les nations se nomment elles-mêmes, et les noms dont les appellent les peuples qui leur sont étrangers. Le nom le plus antique des Slaves en général, leur nom de race dont ils se nommaient eux-mêmes pour exprimer *qui* ils étaient, bien avant leur venue en Europe, est Vendes ou Indes, dont plus tard on a fait Vénèdes, Vinites, etc., etc. Jornandès, écrivain du sixième siècle, dit que les Slaves et les Antes avaient été autrefois appelés Vénèdes. Le second, qui semble tout aussi ancien, par lequel ils exprimaient *ce* qu'ils étaient, est Lechs ou Lechites. Le mot Lech, dans l'antiquité, signifiait, et il signifie encore chez les Slaves du midi : *Partie de terre cultivée* (1). Les tribus du Dniepr ou du Dniestr l'employaient dans le même sens (2). L'application

(1) Slav. Altert 2. Dzieie Polakow.

(2) Maciejowski, historya Prawodawstw Staw. Wydi nowe, t. 1.

de ce nom à tous les Slaves de l'antiquité se comprend par le fait que la race indienne en Asie a de tout temps été en lutte avec la race tourane. C'était la grande lutte des deux civilisations basées, l'une sur l'attrait à la vie agricole, l'autre sur l'attrait à la vie nomade pastorale, symbolisée dès avant les temps historiques par les mythes d'Oromaze et d'Ahriman, et qui se continue encore en Europe. Ils se nommèrent ou furent nommés par ce qui constituait le principe de leur vie sociale, et les distinguait radicalement de leurs adversaires. Derniers venus en Europe, ils conservèrent dans leurs noms et leurs langues, plus que les autres nations de leur race, des traces de leur histoire en Asie. On a voulu que le nom de Lech fût celui d'une seule peuplade qui aurait subjugué les Slaves de la Vistule. Cette opinion, qui n'était qu'une tentative pour expliquer l'origine de la noblesse polonaise, n'est pas soutenable en face des témoignages de l'antiquité. Lech ne veut pas dire conquérant, mais laboureur, comme Lecha ne veut pas dire glaive, mais soc de charrue, et ce nom a été commun à tous les Slaves. Le nom de Lech, Lechite, ne devint particulier aux Slaves de la Vistule que lorsque les Scandinaves, venus de Rosslagen en Suède et par cette raison appelés Ros ou Rous, commencèrent à se fondre dans la masse des Slaves du Dniepr. Alors le nom de Rouss, traduit dans les langues latines par *Ruthènes*, prévalut

pour tout ce peuple. Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'au treizième siècle, tant que le nom de Rous n'appartint qu'aux Scandinaves conquérants, la masse du peuple, les Polonais d'Ukraine, les Radimitschanes, les Viatitschanes, etc., etc., dans laquelle les vainqueurs distinguaient encore les Smerds et les Cholopes, noms l'un finnois, l'autre slave, par lesquels ils désignaient les différents degrés d'esclavage, jusque-là la masse du peuple, disons-nous, esclave ou libre, non-seulement se savait, mais se disait Lechite. Nestor, qui appelle la Ruthénie *terre polonaise*, dit expressément que le nom de Lech est plus ancien que le nom de Mazoviens, Polonais, Poméraniens et Lutèques.

Après les noms de Vends ou Vénèdes et Lechs ou Lechites, le nom le plus général des Slaves est celui de Serbes. La signification de ce nom est inconnue; quelques indications feraient croire qu'il voulait dire simplement *nation*, la *gens* des Latins. Il y a quelques exemples de peuples antiques qui se donnaient pour nom propre le nom de *nation*. Cette dénomination fut générale pour les Slaves pendant longtemps. Au dixième siècle encore, l'empereur Constantin Porphyrogénète dit que les Serbes sont venus s'établir sur l'Adriatique *de la grande Serbie d'au delà des Carpathes.*

Les seuls noms nationaux des Slaves en général dans l'antiquité sont donc : 1° Indes, Vends ou Vénèdes; 2° Lechs ou Lechites; 3° Serbes. Le nom de Antes fut donné aux Slaves du Dniepr et du Dniestr par les Goths et par les Byzantins, peut-être par corruption du mot Vends, peut-être parce qu'on les confondit avec une nombreuse peuplade finnoise nommée Entes.

Le nom de Slaves ne fut jamais ni national ni général; tout ce qu'on a débité sur l'étymologie de ce mot, provenant, selon les uns, de *slowo*, parole, ou de *slawa*, gloire, sont des puérilités qui ne peuvent donner un instant d'illusion à une critique sérieuse. Adelung, le premier, a sommé les Slaves de ne plus se payer ainsi de contes bleus, et il a eu raison. Le génie de toutes les langues slaves veut que le nom de Slaves, *Slawianie*, soit un nom local et non pas un nom de race, à moins qu'on ne le suppose une exception à l'une de leurs premières règles. Pour pouvoir nommer un peuple *Slawianie*, il faudrait qu'il y eût un pays qui s'appelât *Slaw* ou *Slow*, comme il y a Warszawa dont on nomme les habitants Warszawianie; Kiiow, Kiiowianie, etc. Ce nom n'est donc pas d'origine nationale : il n'est qu'un barbarisme étranger, c'est-à-dire un nom local donné par d'autres nations à quelque tribu vende et transporté beaucoup plus tard dans les langues lechites avec une forme illogique, comme il arrive souvent aux mots étrangers. Le mot *sal*, *szal*, avec beaucoup de nuances dans la prononciation et l'or-

thographe, a le même sens en lotys, en finnois, et dans quelques parties septentrionales de l'Allemagne ; il signifie pays bas, marécages. Il paraît que de ce nom, peuple des marécages, furent appelés les Lechites de la Vistule, d'abord par leurs voisins, puis par d'autres peuples. On étendit plus tard ce nom aux Lechites du Dniepr, car on les savait venus de la Vistule, et il est à remarquer que, même de notre temps, les seuls anciens Vends ou Lechites, qui portent particulièrement le nom de Slaves, Slovaques, sont les habitants des pays bas du Danube, comme par contraste des Croates, Strwati, qui veut dire montagnards, et des Czarnogorcy ou Monténégrins. Dans tout le cours de l'histoire, nous ne voyons pas que ce nom imposé par l'étranger soit devenu national. Ils se forment en peuples, s'unissent ou se séparent, combattent et cherchent la gloire sous le nom de Vénèdes, de Lechs, de Serbes, de Croates, de Tschèques, Moraves, Polonais, Ruthènes, Luthèques, Drewliens, Krewitschanes, etc., etc., jamais sous celui de Slaves. L'habitude de donner ce nom indistinctement à toutes les branches vendes est un fait moderne. Les Germains et les Finnois ont étendu à toutes les branches d'une nation le nom imposé à une seule de ses tribus, et ont généralisé, pour tous les Vends ou Lechites, le nom étranger de *Slave*, comme les Français ont appelé tous les Germains Allemands, du nom des Allemani, une de leurs

peuplades, comme les Lechites ont appelé ces mêmes Germains Niemcy, du nom des Némètes, une autre de ses peuplades. Le nom de Slaves, Sclavi, est employé pour la première fois par Jornandès, au sixième siècle seulement. Les Byzantins appelèrent plus tard de ce nom les Lechites du Dniepr, parce qu'ils les tenaient fort à raison pour des tribus venues de la Vistule.

Histoire des Slaves dans les temps reculés.

Hérodote nous donne les premiers renseignements précis sur les peuples connus aujourd'hui sous le nom de Slaves. Ils sont d'autant plus importants que le trait caractéristique qu'ils signalent n'a pas changé et sert jusqu'à présent de preuve à leur véracité. Du Dniestr jusqu'au Don, dit-il, vivent les Scythes ; du Dniestr jusqu'au Dniepr, et à trois jours de marche au delà, sont établis les Scythes agriculteurs, puis jusqu'au Don et plus loin vers l'est habitent les Scythes nomades. Nous expliquerons dans un autre opuscule le nom de Scythes qu'il donne à tous ces peuples indistinctement. Le fait capital est qu'aujourd'hui encore, comme du temps d'Hérodote, à quelques jours au delà du Dniepr se

trouve l'extrême limite qui sépare les peuples des deux civilisations, agricole et pastorale, ou marchande; les colonies ruthènes, établies parmi les Cosaques du Don, forment seules exception.

Les premiers événements bien connus de l'histoire des Slaves sont : 1° l'effusion, très-faible encore, des lumières du christianisme parmi les Slaves de l'Illyrie, ceux du Dniepr et ceux du lac Ilmen à Nowgorod, au premier siècle de notre ère; 2° l'établissement à main armée de colonies romaines sur le Danube; et 3° l'apparition des Huns, peuple ouralien, sur le Dniepr, au commencement du deuxième siècle. Ces guerres des Romains sur le Danube et cette apparition des Huns furent les causes du grand mouvement qui s'opéra sur la Vistule et poussa les Germains sur l'empire romain. Depuis ce moment jusqu'au huitième siècle, les Slaves pesèrent sur les Germains, dit Szafarzyk.

Tous les peuples slaves étaient intimement unis entre eux par l'identité de leurs besoins moraux, résultant de l'identité de leur origine et des principaux caractères de leur civilisation naissante; bientôt ils s'allièrent politiquement. Dès les temps les plus reculés, on aperçoit dans l'histoire des indices de principautés indépendantes les unes des autres, chez les Slovaques, les Moraves, les Tschèques et les Slaves du Dniepr. Au septième siècle, un État plus puissant, une confédération des Slaves d'en

deçà et d'au delà des Carpathes, s'organise sous la conduite de Samon dans le but d'opposer une résistance plus forte à l'invasion des Avares, nation ouralienne. Cet État, qui se forma moins d'un siècle après l'émigration des tribus de la Vistule vers le midi, réunit une grande partie des tribus émigrées et de la tribu mère, puisqu'il eut les Carpathes pour point central. Il ne dura que vingt ans. Au neuvième et au dixième siècle ces mêmes tribus, auxquelles se joignirent les Slaves de la Gallicie orientale, formèrent derechef un État, déjà chrétien, connu sous le nom d'État morave, dont le point central fut encore les Carpathes et qui dura quatre-vingts ans. Au dixième siècle les Magyars, peuple ouralien, vinrent du nord-est; ils subjuguèrent la plus grande partie des Slaves qui formaient l'État morave. Les guerres de cette conquête, toujours disputée par les peuples asservis, ne cessèrent qu'au onzième siècle, quand les vainqueurs eurent embrassé la religion des vaincus; alors commença l'État politique, composé de Magyars et de Slaves, connu sous le nom de Hongrie.

Les Serbes, établis en Mœsie au sixième siècle, ne furent définitivement conquis par les Bulgares de la race tourane que dans le onzième siècle. Au dixième, une partie de leurs tribus était gouvernée par la dynastie des Wyszewitowicz, qui affirmait tirer son origine des bords de la Vistule. Serbes et

Bulgares furent bientôt soumis par les Byzantins.

Les Lechites du Dniepr et du Dniestr, dans le courant du neuvième et du dixième siècle, sont subjugués par les Scandinaves de la province suédoise Rosslagen; une fusion entre les conquérants et les conquis commence à s'opérer à la fin du dixième siècle, quand le christianisme devient la religion dominante de l'État; c'est l'origine des États connus plus tard sous le nom de principautés ruthènes.

La Moscovie.

Vers le milieu du douzième siècle, apparaît, dans le nord-est, sur la rivière Klasma, l'État moscovite, appelé d'abord principauté de Souzdal, de Vladimir et quelquefois aussi État kitane, à cause que l'un de ses principaux fondateurs, le grand prince André, apparenté avec les Tatares kitanes, avait été surnommé le Kitane.

On pense assez généralement, en Europe, que la civilisation du puissant empire moscovite, dissemblable de la civilisation européenne au point que celle-ci, malgré tous les efforts du gouvernement, s'arrête toujours à la surface et ne pénètre jamais le fond des esprits; on pense, dis-je, généralement que

cette disposition intellectuelle de la nation est l'effet de l'influence mongole, qui a pesé pendant trois cents ans sur ce pays. En d'autres termes, l'on suppose que la civilisation asiatique de la nation moscovite lui est étrangère en tant que nation slave appartenant à la race indo-européenne. Examinons donc les éléments qui composaient l'empire russe d'aujourd'hui avant l'invasion des Mongols. Prenons la première venue des cartes géographiques qui retrace les pays occupés par les races ouraliennes, la carte, par exemple, qui est jointe au premier volume de l'histoire de Karamzyn, imprimée avec soin à Pétersbourg, en 1824, sous les yeux mêmes de l'historien. Nous y voyons que, vers le dixième siècle, les dernières villes slaves, vers l'orient, sont Novogorod, Smolensk, Loubtesch et Tschernigow, c'est-à-dire, à part Novogorod, qui est plus au nord, les villes du pays qu'on appelle aujourd'hui Ruthénie; qu'à l'est de Smolensk, dans la Moscovie propre, il n'y a plus que des peuples ouraliens, et, à l'est de la petite Ruthénie, il y a bien encore quelques Slaves dans certaines contrées, mais ils n'y possèdent pas une seule ville. La carte que l'on trouve jointe à l'histoire des Mongols, du savant orientaliste d'Ohsson, nous montre les différents peuples qui forment la partie orientale de l'empire moscovite tels qu'ils étaient établis vers l'an 1240, justement à l'époque de l'invasion mongole. Nous les voyons *tous* de race

ouralienne, depuis le fond de l'Asie jusqu'à la rivière Oka. L'Oka traverse les gouvernements d'Orel, de Kalouga, de Vlodimir, de Resan, de Nijegorod, et touche à celui de Moscou. La moitié orientale de ces gouvernements formait donc la limite des pays où la race ouralienne régnait sans mélange avant l'invasion mongole. Elle y régnait sans mélange; toute la grande moitié orientale de l'empire russe d'aujourd'hui était donc, avant l'invasion, peuplée d'Ouraliens et non de Slaves. Elle n'était même pas soumise aux Rouriks, grands-princes de Moscou. D'Ohsson affirme que les possessions des grands-princes moscovites, à cette époque, ne s'étendaient que jusqu'à l'Oka. Karamzyn, qui, dans une appréciation générale des frontières de la Moscovie au treizième siècle, nomme le Don et la Kama, quand il veut les désigner plus particulièrement, ne parle comme d'Ohsson que de l'Oka. Il démontre mieux que l'historien des Mongols que les habitants d'au delà de l'Oka n'étaient pas, à beaucoup près, aussi sauvages que l'imagination des Européens aurait pu se le figurer. Les Polowtzy, que Nestor disait être les plus barbares d'entre eux, avaient des habitations fixes; et Karamzyn, dès l'an 1106, parle de leurs villes. Une partie seulement des Polowtzy vivait nomade, dit-il. Aux onzième, douzième et treizième siècles, ils occupaient une partie du gouvernement de Koursk et les gouvernements

voisins. Les peuples ouraliens, mordwa, mestschera, tschérémisses, qui demeuraient plus au nord, dans les gouvernements d'Orel, Kalouga, Vlodimir, Rezan, Nijegorod, avaient une civilisation beaucoup plus avancée que les Polowtzy. Les Bulgares, établis sur les bords de la Kama, dans le gouvernement de Kazan et les environnants, qui, dans le neuvième siècle, envoyèrent demander au calife de Bagdad de les faire instruire dans la religion de Mahomet, étaient un des peuples les plus intelligents de la race ouralienne. Les habitants des gouvernements d'Archangel et de Vologda n'étaient pas Slaves non plus, mais Ouraliens, bien qu'ils payassent un tribut aux Slaves de Novogorod. Leurs frères de race, les Bulgares, leur offrirent leurs secours, en 1228, pour chasser les préposés novogorodiens et s'affranchir. La grande invasion mongole et tatare, en 1238, donna à toutes ces nations une impulsion nouvelle. Dans les siècles suivants, nous les trouvons centralisés en quatre czarats ou hanats de Razan, d'Astrachan, de Nogaï et de Crimée. Lorsque l'empire Mongol fut affaibli, les trois premiers de ces czarats tombèrent, dans la seconde moitié du seizième siècle, sous l'effort des armes moscovites, et dès lors la religion chrétienne et la langue slave se répandirent simultanément chez ces nations à mesure qu'elles reconnurent la domination des grands-princes. Les peuples de race ouralienne

et généralement ceux qui appartiennent à la civilisation pastorale et mercantile, adoptent facilement la langue de leurs conquérants. Les grands-princes de Moscovie propagèrent le christianisme par le fer et le feu. Ils firent massacrer tous les mourzas (c'est-à-dire la noblesse tatare) qui ne voudraient pas embrasser la religion chrétienne. L'aïeul de saint Paphnuce, l'un des saints que la Russie schismatique vénère, était un de ces mourzas qui, pour éviter la mort, se firent chrétiens. Cette manière barbare de propager la religion du Christ, et avec elle et par elle la langue slave, peut s'expliquer sinon s'excuser par la circonstance que, vers le quinzième siècle, les Moscovites chrétiens, étant beaucoup moins nombreux que les mahométans, se trouvaient presque forcés, pour leur propre sécurité, à ces actes sanguinaires (1). Ils avaient affaire, non-seulement à l'islamisme, mais encore au judaïsme professé depuis des siècles par des peuples entiers de race ouralienne, les Chazares, par exemple. La puissance du judaïsme dans ces contrées est un des mystères de l'histoire, que l'on essaye d'expliquer, sans y parvenir entièrement, par l'hypothèse des dix tribus d'Israël transportées dans le nord-est par le roi d'Assyrie, qui auraient répandu leur foi parmi les nations ouraliennes.

(1) L'histoire a conservé les oukazes qui les ordonnaient.

Toutes les nations ouraliennes établies au delà de l'Oka, qui, jusqu'au treizième siècle, avaient été indépendantes de la Moscovie, qui, plus tard, mêlées aux Mongols et aux Tatares, formèrent les quatre czarats ou hanats, et qui, au seizième siècle, furent conquises et converties par les grands-princes de Moscou, tous ces peuples existent encore aux mêmes lieux et forment la population de l'est de l'empire. La grande majorité de ce qui est aujourd'hui noblesse russe tire son origine de ces mourzas qui se firent chrétiens pour ne pas être massacrés. Le synode assemblé à Moscou, en 1550, arrête que l'on doit supplier les princes et la noblesse moscovite de ne plus porter de turbans dans les églises parce que cet usage n'est pas chrétien. Schnitzler, membre de l'académie de Pétersbourg, dans sa *Statistique de la Russie,* 1829, donne, cette année-là encore, le nombre de 40,000 pour les nobles professant l'islamisme. La grande majorité de la noblesse moscovite tire son origine des Tatares; de là vient l'usage invétéré, et adopté même dans les écrits officiels, de se servir du nom de *chrétien* comme d'un nom de mépris synonyme du mot *serf;* de là vient encore qu'elle n'est pas, comme dans le reste de l'Europe, noblesse territoriale, mais seulement noblesse de cour, *de service.* Je me sers de cette expression, qui n'existe pas dans les langues de l'Occident, parce qu'elle ne répond à aucune ins-

titution née de la civilisation indo-européenne agricole; mais elle est parfaitement juste pour désigner une institution née d'une civilisation qui se développe parallèlement, quoique plus lentement : la civilisation ouralienne pastorale mercantile.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des peuples d'au delà de l'Oka ; cherchons maintenant quels étaient ceux qui habitaient la partie occidentale de la Moscovie avant l'invasion mongole, et qui se trouvaient soumis au sceptre des Rouriks. Karamzyn nous apprend qu'au dixième siècle, Novogorod, Smolensk, Loubetsch, Tschernigow et Kiiow, étaient, dans la direction de l'est, les dernières villes slaves ou indo-européennes. C'est ainsi qu'il dessine les frontières slaves sur la carte géographique jointe à son premier volume de l'*Histoire de l'empire de Russie*. La carte n° 1 de l'atlas joint à l'histoire de Pologne de Lelevel indique la même chose. Les deux savants ne diffèrent que sur un point : Lelevel compte parmi les provinces habitées par les Slaves les contrées nommées aujourd'hui gouvernements de Koursk, d'Orel et de Kalouga, se souvenant de la tribu lechite amenée par Wiiat des bords de la Vistule sur ceux de l'Oka, et nommée Wiatytschanes ; Karamzyn, prenant en considération que cette tribu fut forcée de reculer devant les nations ouraliennes, qu'elle prit le chemin du midi et ne s'arrêta qu'en Mœsie, ne laissant

qu'une colonie peu nombreuse sur la Desna, dans le district de Bransk, où le peuple porte jusqu'à présent le nom de Polechy, ne peut admettre pour Slaves les habitants de ces gouvernements. Son opinion est la plus généralement suivie. Karamzyn et Lelevel placent tous deux les peuples finnois immédiatement au delà de Novogorod et de Smolensk. Karamzyn rappelle que Tacite parle des Finnois. A cette époque-là, dit-il, ils n'étaient plus aussi barbares que nous les représente l'historien romain. Ils avaient des établissements fixes. Wess avait pour capitale la ville de Bietozero ; Mera, la ville de Rostow; Mouroma, la ville de Mourom. La république de Novogorod, grande et puissante comme Gênes ou Venise, plutôt par le génie que par le nombre de ses habitants, n'était qu'un noyau de Slaves occupant à peine une partie du territoire qu'on appelle maintenant gouvernement de Novogorod et de Pskow. Les peuples tributaires, même les plus voisins, étaient de race ouralienne. Ainsi nous voyons sur la carte de Karamzyn que le peuple wess s'étendait sur la partie septentrionale du gouvernement de Novogorod d'aujourd'hui, et sur une partie de ceux de Pétersbourg, de Jaroslaw et de Twer. Le peuple Mera occupait tout le gouvernement de Moscou, une partie de ceux de Jaroslaw, de Kostroma, de Twer et de Vlodimir. Le peuple Mouroma était établi dans la partie orientale du gouvernement de

Vlodimir, et occidentale de celui de Nijegorod. Plus loin, vers le nord et l'est, il y a d'autres peuples ouraliens, les Perms, les Bulgares, les Wotiaques, les Tschérémisses, les Mestschères, les Samoïèdes, les Ingres; vers le midi, les Chazares, les Ouzes, etc., etc.

Sur toute l'étendue de la Moscovie il n'y a donc jamais eu un seul peuple de race slave. L'unique migration slave vers la Moscovie dont parle l'histoire est celle des Novogorodiens, en 1174. Composée d'aventuriers cherchant fortune, elle ne pouvait être nombreuse; encore traversa-t-elle toute la Moscovie sans s'y arrêter, et alla-t-elle se fixer à Wiatka (1). On doit admettre sans doute la probabilité de quelques petites colonies slaves; mais elles ont dû être bien faibles et bien vite fondues dans la masse des peuples ouraliens, puisque les chroniques ni aucune autre source historique n'en parlent, bien qu'elles aient enregistré les petites migrations d'Ouraliens qui sont venues se perdre parmi les Slaves du Dniepr. Une partie de la suite et de l'armée des grands-princes scandinaves qui régnaient sur ces pays en même temps que sur Kiiow et sur Novogorod, composait ce qu'il y avait de plus considérable et de plus influent dans l'élément slave de ces contrées.

(1) Karamzyn, Hist., t. III, en l'année 1174.

Les noms des peuples moscovites.

Les noms des peuples ouraliens que nous avons énumérés jusqu'ici, Wess, Mera, Mouroma, Mordwa, Mestschera, etc., etc., sont des noms propres à des tribus particulières. Toutes ces tribus se classent dans les deux rameaux de la race ouralienne, les Finnois et les Touranes. Le rameau finnois se donnait à lui-même, pour nom national, celui de Skolot, dont les anciens firent Skytes ou Scythes. Comme ils furent longtemps nomades, leur nom devint chez leurs voisins, les Slaves du Dniepr, la racine du mot Skitaty-sia, qui veut dire errer, vagabonder. Ils se donnaient encore le nom de Merd, qui, dans les langues finnoises, signifie *homme, vir*. Ce nom, modifié selon les divers dialectes finnois en mourd, mera, mordwa, mouroma, etc., était commun à toute la branche finnoise. Lelevel a prouvé que les Merds, avec lesquels guerroya Boleslaw le Grand, de Pologne, étaient Ouraliens, de la tribu des Petschénègues. Les nombreux prisonniers réduits en esclavage et colonisés sur la Vistule y conservèrent le nom de Merd, modifié en celui de Smerd, fils de Merd. Le

peuple serf des gouvernements de Moscou, de Wladimir, est encore appelé Merdy, Merdianie.

Le nom national particulier du peuple de la Moscovie proprement dite est celui de Mesyk, varié, selon les dialectes, en Masyk, Moksel, Moksza, dont la dérivation la plus moderne est Moskwa et Moskali, que l'on traduit par Moscou et Moscovites. Le nom antique de Masyk n'y est pas tombé en oubli, et une partie de la population le reconnaît pour sien. Les langues finnoises se sont conservées dans ces contrées. Ces peuples portaient encore le nom de Sousdaliens, mais il n'est resté que dans l'histoire. Certaines tribus finnoises étaient connues sous le nom de Petschénègues, de Ougres, Iotounes. Les Polowtzy étaient de race tourane.

Le nom de Tschoudes fut donné aux Finnois par des peuples étrangers à leur race. Il paraît venir du mot *thuidi*, qui dans les anciennes langues germaniques veut dire nation. Les Slaves le leur donnèrent aussi, et, par une suite naturelle de la haine que des guerres séculaires allument chez les peuples païens, ils y attachèrent la signification de monstres; comme, chez les Gaulois, le nom de Obres, modifié en ogres, devint synonyme de monstre, anthropophage. Les Slaves comprenaient sous ce nom de Tschoud tous les peuples de race

ouralienne, même ceux de l'Asie, sans distinction des branches finnoise et tourane.

Si les Slaves donnaient le nom de Tschoud à toute la race ouralienne, le reste des Européens confondait les deux branches sous celui de Turcs. Ce nom est très-ancien, son étymologie est inconnue. Il est national, et les peuples qui le portent se le donnent à eux-mêmes. Le nom de tatar, qui veut dire *brigand*, vint, à quelques-unes de leurs tribus, des peuples qu'elles avaient conquis; il ne fut connu en Europe que beaucoup plus tard. Le nom général donné indistinctement à toutes les nations ouraliennes fut pendant longtemps celui de Turcs. Les *sagas* scandinaves chantent les terribles combats des Skanes ou Scandes contre les Tours ou Turcs : or c'étaient les Finnois qu'ils guerroyaient. Les Tours ou Turcs, dans l'Edda scandinave, représentent la même idée et jouent le même rôle que les Touranes dans les traditions asiatiques des Vends. Ici, comme là, ce sont des enfants de ténèbres, des monstres hideux. C'est que c'était la même lutte, commencée, au fond de l'Asie, par les peuples des deux races agricole et nomade, qui continuait en Europe. Le savant Saweliew, dans sa *Machometanskaia numizmatyka*, a rassemblé beaucoup de preuves de ce fait, que les Orientaux donnaient le nom de Turcs aux Finnois. Les Matiares ou Madiares, par corruption Magyars,

furent, jusqu'au dixième siècle, nommés Turcs, ainsi qu'on peut le voir dans Constantin Porphyrogénète et d'autres. Leur patrie primitive est la Moscovie; ils sont, d'après l'opinion de Jean Potocki, adoptée par Szafarzyk (1), une tribu de Mestschères, de ces mêmes peuples qui, sous un nom modifié selon le caractère de la langue cyrilienne, forment encore la population de la Moscovie. La partie méridionale de la Finlande se nomme encore Tourkou; la mer Blanche, Tourkoulein mare (2), et les monts Ourals conservent dans quelques langues slaves le nom de Wierchoturskie, qui veut dire sommets des Toursk ou Turcs.

Histoire des peuples ouraliens dans les temps reculés.

Il est probable que les Européens se sont habitués à confondre les deux rameaux de la race ouralienne sous le nom de Turcs ou Touranes, par le motif que, dans les temps anciens, ceux-ci dominaient presque tous les peuples finnois.

(1) Szafarzyk Starorytn. Slowi; t. I. Roz. Finny lub Czudy.

(2) Voyez Diction. finnois de Renval, Poëmes finnois traduits par Schleter; Upsal, 1818. Les Turcs, Adam Brem. Star stow de Szafarzyk.

Le premier empire ou hannat, turc ou tourane, connu, existait du sixième au neuvième siècle, embrassait toutes les tribus finnoises et presque toutes les touranes. Le cœur de cet empire n'était pas au centre de l'Asie, domaine particulier des Touranes, mais sur les terres propres des Finnois, aux deux versants de l'Oural, dans les contrées qui forment aujourd'hui les gouvernements de Tobolsk, Perm et Kazan. Il s'étendait de là au nord-ouest jusqu'au Tourkoulein Mare et au Tourkou, c'est-à-dire, jusqu'à la mer Blanche et le midi de la Finlande; à l'est, jusqu'à la Chine; au sud, jusqu'à la frontière de l'empire byzantin. Les Avares, Touranes eux-mêmes, ne se soumirent pas. Vaincus, ils s'enfuirent vers le midi, brisèrent au passage les Lechites de la Gallicie et les peuples du Danube tributaires de Byzance, et ne s'arrêtèrent qu'en Dalmatie. Les Lechites de la Vistule, à l'approche du danger, avaient envoyé un message à Byzance, qui, épouvantée devant ces hordes irrésistibles, fut bien autrement terrifiée lorsqu'elle entendit de la bouche même de ces guerriers, qu'ils n'étaient que des *fuyards* et qu'ils venaient demander aide et secours, car ils étaient poursuivis de près par les Turcs, — la puissance terrible qui déjà avait subjugué la Chine, la Perse, etc. Elle se hâta d'envoyer: d'un côté, vers le grand han turc Dyzabule, qui résidait dans la

partie septentrionale de l'Oural; de l'autre, vers les Lechites de la Gallicie, pour faire avec eux une alliance contre les Avares. Par suite de ces négociations, une partie des Lechites de la Gallicie orientale descendit vers le Danube et y fut bientôt suivie par d'autres Lechites, venus du pays qu'on nomme aujourd'hui Ruthénie blanche. A la même époque, se forma sur les Carpathes l'État slave qui appela Samon pour chef. Cet État lutta aussi contre les Francs ou Germains; mais l'occasion de la fédération qui le constitua fut la nécessité de s'allier contre la puissance tourane : car n'oublions pas que le cœur de la horde se trouvait sur l'Oural; mais ses bras, c'est-à-dire les nations finnoises qui lui étaient soumises, s'étendaient vers l'Occident, jusqu'aux terres slaves, touchaient les frontières de Novogorod, et, plus au midi, les frontières orientales de ce qui fut plus tard la république de Pologne. Ce premier hannat tourane ou turc existant sur la place même, et occupant, sauf Novogorod et la Pologne, tout le pays qui forme aujourd'hui l'empire russe, sans avoir cependant aucun peuple slave sous sa dépendance, dura jusqu'au neuvième siècle. Il se morcela; ses peuples au delà de l'Oka restèrent indépendants de la principauté de Moscou, fondée au douzième siècle par la dynastie des Rouriks; au treizième, ils devinrent tributaires des Mongols, lors de la grande invasion, furent conquis par les Moscovites à la seconde moitié du seizième siècle, et ne perdirent qu'alors leur nom de Turcs.

Les peuples de la Moscovie furent presque toujours unis aux Turcs de l'Asie centrale. Du sixième au neuvième siècle, ils formèrent ensemble le premier grand hannat qui fit trembler l'Europe; du treizième au seizième, ils furent réunis sous le sceptre des descendants de Gengiskhan; du seizième jusqu'à nos jours, les czars de Moscou les réunissent encore sous leur domination. Ainsi, l'histoire de la Moscovie commence à l'apparition du grand hannat au sixième siècle; celle de la formation des États slaves, à la fédération des Carpathes qui se donna Samon pour chef.

Des causes pour lesquelles l'histoire de la Moscovie a été altérée et faussée.

Jusqu'au dix-huitième siècle, l'origine finnoise et tourane, c'est-à-dire ouralienne, des peuples qui composent le czarat de Moscou, ne fut jamais mise en doute, ni par ces peuples eux-mêmes, ni par les Orientaux, ni par les nations de l'Europe. La dynastie scandinave des Rouriks avait, pendant plu-

sieurs siècles, régné sur des peuples slaves et ouraliens ; mais ces peuples ne portèrent jamais un nom commun, par la raison qu'ils ne formèrent jamais un État dans l'acception moderne de ce mot, un État dont toutes les provinces relèvent d'un seul et même gouvernement, un État comme le fut le hannat mongol par exemple, auquel la Moscovie fut soumise plus tard. C'étaient de nombreuses principautés indépendantes, toujours en guerre les unes contre les autres, parmi lesquelles celle de Kyow avait la primauté d'honneur, et dont l'unique lien consistait dans la parenté des princes entre eux. Le nom de Rossia, Russie, n'existait pas encore. Celui de Rous, Ruthène, s'appliquait exclusivement aux peuples slaves, conquis par les Scandinaves rous, à l'exception de Novogorod et de Pskow qui ne le portèrent jamais. Les peuples ouraliens gardèrent leur nom de Moscovites. Dominés par la même dynastie, ils ne se confondirent pas. Ils eurent une forme de gouvernement, une législation et des institutions distinctes. Le Code scandinavo-slave, Prawda-ruska, ne fut pas en vigueur à Moscou, ou du moins ne s'y maintint pas. La puissance princière limitée dans tous les pays slaves par celle des boyards et les vetsche, ou assemblées du peuple, ne reconnaissait aucune borne à Moscou dès avant l'invasion mongole. Le vetsche n'y fut assemblé qu'*une* fois dans un

cas de danger imminent pour la ville, et les boyards demeurèrent simples compagnons d'armes attachés à la personne du prince, d'où vint le nom de dworanstwo, *appartenant à la cour*, donné plus tard à la noblesse de Russie. L'hostilité séculaire continua sous le règne de princes qui, proches entre eux par le sang, épousaient cependant, selon les apanages qui leur étaient échus, les haines de leurs peuples. Entendons-le bien, ils épousaient leurs haines, rarement leurs sympathies, car la dynastie scandinave, nombreuse comme une tribu, était, sauf de glorieuses exceptions, avide et sanguinaire, et ces haines servaient les ambitions personnelles des princes. Celle des Slaves et des Ouraliens était une haine de race, alimentée par des incursions incessantes. Moscou y mit le sceau. A peine fut-elle organisée en État, André Bogolubski, de la dynastie de Rourik, lança ses hordes sur Kyow, capitale de la Ruthénie, où régnait aussi un Rourik. Kyow fut incendié, saccagé, ses habitants massacrés, le titre de *grande principauté* arbitrairement transféré à Moscou. S'il n'y avait pas eu haine de race entre les combattants, André se fût borné à s'emparer de la ville qu'il convoitait, comme il était d'usage entre les princes de cette maison, qui prenaient et reprenaient entre eux, depuis deux siècles, les cités et les provinces. Il n'eût pas, de propos délibéré, détruit la ville la

plus belle, la plus riche et la plus civilisée de toutes celles qui pouvaient lui appartenir. S'il y avait eu une nationalité commune entre les deux peuples, si son armée avait partagé les idées et les affections des Ruthènes, il eût respecté les souvenirs attachés à ce berceau de la religion et de la civilisation slaves. Il ne l'eût pas brisé, humilié et rejeté, pour lui préférer une cité à peine fondée, une contrée barbare, où le peuple, en grande majorité, n'était pas même encore chrétien. Ce fut le baiser d'adieu des peuples ouraliens, dominés par les Rouriks, aux peuples slaves, soumis comme eux au sceptre scandinave; car, moins de soixante-dix ans plus tard, l'invasion mongole rompit les liens qui les attachaient à la même dynastie, sans empêcher les guerres et la destruction. Trois cents ans s'écoulèrent. A la chute de l'empire mongol, Moscou l'ouralienne, qui devait aux Rouriks le christianisme, et par suite l'écriture cyrilienne et la langue slave, rêva la conquête des Ruthénies. Sur son trône étaient encore assis les descendants de Rourik; c'était pour eux une prétention dynastique. La première ville slave tombée en son pouvoir, Novogorod la Grande, fut systématiquement massacrée durant trois jours; d'abord les prêtres, puis les principaux de la ville, puis le peuple. Ce fut le baiser de bienvenue de Moscou l'ouralienne au premier peuple slave qu'elle englobait dans

son système de centralisation asiatique. Les grands princes avaient arboré leurs prétentions à tous les pays dominés autrefois par les Rouriks, en prenant le titre de czars de toutes les Russies; ils entendaient dire de toutes les Ruthénies. Le premier qui prit ce titre n'en possédait aucune. Le nom de Rous, Roussini ou Ruthènes, porté depuis le treizième siècle par les Lechites du Dniepr et du Dniestr, ne présente à l'esprit aucune signification, comme tous les mots dont l'étymologie est inconnue; la variante inventée pour le nouveau titre du czar, Rossia, Rossianie, peut se traduire par *dispersé* et servir d'ambitieux desseins. Pendant longtemps l'Europe ne voulut reconnaître ni le nom ni le titre. Au dix-septième siècle encore, l'ambassadeur de Pierre Ier, à la cour de Versailles, ajoutait à sa signature, sur les actes officiels rédigés en français, le titre d'ambassadeur de Moscovie et non celui d'ambassadeur de Russie. La Pologne, forcée de reconnaître à Catherine II le titre d'impératrice de toutes les Russies, protestait. Les prétentions des Rouriks pouvaient, à la rigueur, se comprendre par leurs souvenirs dynastiques. Ils avaient longtemps régné sur les peuples des deux races qu'ils avaient conquis; ce n'était pas en tant que Moscovites, mais en tant que Scandinaves, qu'ils pouvaient à tort ou à raison proclamer, sinon des droits, au moins des prétentions sur les

pays slaves qu'ils avaient autrefois soumis. Mais, à l'avénement de la dynastie des Romanoff, les prétentions cessèrent d'avoir une raison d'être. Aucun prétexte légal ne resta plus pour garder le titre de czar de toutes les Russies. Les czars le conservèrent néanmoins. De longues intrigues, parmi lesquelles la plus fertile en funestes conséquences fut la constante propagation du schisme dans la catholique Ruthénie, amenèrent des guerres civiles en Pologne. La Ruthénie d'au delà du Dniepr embrassa le schisme et voulut former un État indépendant; trop faible, elle se mit sous la protection de la Moscovie, sa coreligionnaire. Le protectorat se changea bientôt en sujétion. Elle fut peu à peu privée de ses droits et de ses libertés, son peuple réduit en servage, sa noblesse décimée, avilie. Ce fut le second peuple slave englobé par Moscou l'ouralienne, dans son système de centralisation asiatique. Catherine II monta sur le trône. Toutes les Ruthénies, les eût-elle déjà possédées, ne lui suffisaient plus. Il lui fallait toutes les nations slaves. Mais sur quoi fonder, en apparence de raison, cette convoitise nouvelle? Contre la vérité, contre l'évidence, contre le savoir et la conscience de toute la nation, elle affirma que le peuple de la Moscovie n'était pas de la race finnoise. Il lui fallait que l'Occident crût la Moscovie slave, pour qu'elle pût se mêler aux affaires des Slaves de Turquie et au-

tres, et jouer le rôle de protectrice, jusqu'au moment opportun où elle jetterait le masque et les subjuguerait. Dès lors commencèrent en Russie les persécutions de ceux qui avaient la hardiesse de ne pas admettre l'histoire des origines moscovites, telles qu'elle les avait élaborées. Miller, historiographe officiel des czarines Elisabeth et Catherine II, qui s'était spécialement adonné aux recherches sur l'histoire primitive des peuples soumis au sceptre des Rouriks, tomba victime le premier. A bout de courage et de forces, il fit acte d'adhésion à l'absurdité historique que le gouvernement russe posait en principe, et qui consistait à affirmer que les Varègues ou Scandinaves rous, les Slaves et les Moscovites, Wess, Mera, Mouroma, etc., etc., étaient tous indistinctement de même origine et descendaient des Roxolans, dont le nom vivait encore dans celui de Rossia, Rossianie. Profitant de la faiblesse de Miller, le gouvernement russe envoya, à toutes les autorités de l'empire, une circulaire dans laquelle il condamnait ses opinions antérieures, et proclamait son consentement à celle qui donnait à tous les habitants de l'empire russe les Roxolans pour ancêtres. On trouve, sur toute cette affaire, de curieux détails dans l'ouvrage de Saweliew, publié sous le titre de Slawian'ski Zbornik, 1848, Moskwa. Le même écrivain raconte aussi les souffrances

du célèbre Trediakowski, secrétaire de l'Académie de Pétersbourg, qui eut le courage de soutenir la vérité telle que Miller l'avait enseignée avant sa rétractation officielle. Dans la pétition que le savant présenta au Sénat et dont Saweliew cite des fragments, il se plaint d'avoir reçu une fois cent coups de bâton et une seconde fois quarante, et d'avoir été souffleté par le ministre de la cour. Nous publierons un jour cette pétition en son entier, avec les notes et éclaircissements de Saweliew. Schletzer eut aussi pour le même motif des persécutions graves à subir.

Du temps de Catherine II, l'idée que les Moscovites sont Slaves et que leur histoire commence à la fondation de Novogorod la Grande ou à celle de Kyow était pour ces peuples parfaitement nouvelle. Comment eussent-ils pu l'avoir? Le Stiepiennyia-Knigi ou livre des degrés, considéré vers le dix-septième siècle comme livre officiel par la cour moscovite, commençait l'histoire nationale à Moscou. Nestor enseignait clairement que les Rouriks régnaient sur quatre nations distinctes, savoir les Scandinaves ou Varègues rous, les Slaves, les Lithuaniens et les peuples tschoudes ou finnois, Wess, Mera, Mouroma, etc. La majorité de sa noblesse légitimait sa position sociale dans l'État par sa descendance incontestée des mourzas tatares, c'est-à-dire touranes. Les savants nationaux, jus-

que dans le siècle dernier, mettaient en tête de leurs œuvres historiques que les premiers habitants du Namiestnictwo ou lieutenance de Moscou étaient les Tschoudes ou Finnois, Wess, Mera, Mouroma, etc., et qu'ils formaient la principauté de Souzdal. Plus de 15,000,000 d'entre eux parlaient encore les langues finnoises tout aussi bien que la langue slave (1), et la biographie de ses saints et de ses martyrs, celle de Théodore, par exemple, et d'Hilarion au dixième siècle, celle d'Isaï et de Leonti au onzième, d'Abraham au douzième, de Constantin et de ses fils au treizième, maintenait vif et populaire le souvenir des guerres soutenues par les Tschoudes contre les armées scandinavo-slaves qui leur apportaient le christianisme, mais aussi la servitude. Catherine essaya de détruire la certitude séculaire de ses peuples. Elle fonda une commission pour éditer des livres scientifiques, puis elle prit occasion de l'ouvrage de Stritter, qui venait de faire imprimer les œuvres des écrivains byzantins, et qui dissertait sur l'origine non slave des Varègues rous, pour envoyer à la commission une note autographe ainsi conçue :

1° Soblaznitielno pokazetsia, Wsioj Rassii, aszcze pryimiasztie tolkowanije, St. Strittiera o Finskim praischazdienii Rassijskago Naroda.

(1) Il y en a maintenant encore autour de 12,000,000 qui parlent les deux langues.

2° Sam soblazn i atwraszezcnije, dokazatielstwo niemaloje szto praischazdienija razliczny.

3° Chotia Rassianie so Slawiany raznaho praischazdienija kanieczno, no otwraszczenie nienachoditsia miezdu imi.

4° Strittier otkuda urozeñiec. Kanieezno on kakuju nijest nacionalnuju sistemu imiejet, k kotoroj natiagiwajet, ostieregities sieho.

5° Srawnitie rassyskaho krestjanina z Finskim, pochozy li drug na druga? Pochoz li iazyk?

1° Ce sera un scandale pour la Russie entière si vous admettez l'opinion de Stritter sur l'origine finnoise de la nation russe.

2° Le scandale et la répulsion qu'éveille cette seule idée est déjà une forte preuve de la différence de cette origine.

3° Les Slaves et les Russes sont certainement d'origine différente, cependant il n'y a pas de répulsion entre eux.

4° De quelle nation est Stritter? Il a certainement quelque système de nationalité auquel il vise ; gardez-vous de lui.

5° Comparez un chrétien (elle veut dire un serf russe) avec un chrétien finnois : se ressemblent-ils? leurs langues sont-elles les mêmes?

Suivent quelques paragraphes de moindre importance, et, vers la fin, elle ne fait pas difficulté d'avouer que les Varègues rous étaient Scandi-

naves. Catherine déclare avec une espèce d'horreur que les Russes ne sont pas Finnois. Pour inoculer cette horreur du nom finnois dont jusqu'alors personne ne se sentait atteint, elle exploite le mépris qui avait germé dans le cœur des Finnois devenus chrétiens et Slaves par la langue, contre leurs frères restés barbares, dont il existe encore un nombre considérable. Comparez le serf russe au serf finnois, dit-elle, se ressemblent-ils? leurs langues sont-elles les mêmes? Puis elle dirige le ressentiment de la soi-disant calomnie sur les étrangers. De quelle nation est Stritter? demanda-t-elle. Elle savait bien que Miller et Stritter étaient Allemands, mais elle voulait que la haine publique désignât elle-même les auteurs de ce qu'elle prétendait être un outrage. En l'année 1835, on fit imprimer la note de l'impératrice dans le Journal de l'instruction publique, en y joignant le *fac-simile* de l'autographe et une belle tirade sur la sagesse de l'auteur et sa profonde connaissance de l'histoire russe. Un demi-siècle était écoulé, et l'on s'était habitué au mensonge; il n'avait pas été aussi facile à implanter dans les esprits du temps de Catherine. Soit que la commission n'eût pas bien compris le but de la czarine, soit qu'elle n'osât l'imiter dans sa hardiesse à nier l'évidence, elle tourna la difficulté en copiant une phrase du livre officiel, le Stiepiennyia-Knigi, écrit au seizième siècle, qui dit que les Tschoudes Wess

formaient les principautés de Rostow; quelques années après, elle admit cette vérité pour fondement de toute l'histoire de la Moscovie dans son grand ouvrage Bytopisanie Rassijskago naroda. Il n'y avait pas jusqu'aux instruments les plus dociles des intrigues de la czarine qui ne se refusassent à la suivre dans cette œuvre frauduleuse. L'archevêque schismatique de Mohylow, Koniski, vendu à la Russie, traître à la Pologne, dont il attira les guerres civiles par des mensonges que leur effronterie rendit célèbres, recula cependant devant celui-ci. Dans son histoire des Ruthènes, écrite en haine de la Pologne, il n'oublia pas de rappeler et de démontrer que les Ruthènes et les Moscovites ne sont pas un seul et même peuple, et d'appuyer sur la différence qui existe entre eux jusque dans l'application pratique des principes religieux quand ils se trouvent être de la même communion. Catherine résolut de frapper un coup décisif. Elle promulgua un oukaze dans la forme la plus solennelle, *Imiennyi*, c'est-à-dire émanant non du gouvernement, mais de la personne même de l'impératrice, par lequel elle décréta que *les Russes étaient des Européens*. Ce qui prouve qu'il en est ainsi, disait-on, c'est que Pierre le Grand donna à la Russie, non-seulement les usages, mais aussi les mœurs de l'Europe, qui n'eussent pas été adoptés aussi facilement si les Russes avaient été par la race étrangers aux Européens. Catherine,

en parlant des mœurs européennes adoptées par la nation, confondait à dessein la civilisation intellectuelle et extérieure imposée par la force à la classe plus élevée, avec les mœurs de la nation qui sont restées à peu de chose près purement asiatiques comme elles l'avaient été avant Pierre Ier. C'était encore un mensonge à l'adresse de l'Europe. Il réussit. Voltaire, d'Alembert, prenant naïvement les nombreux décrets de Catherine pour leur réalisation, s'extasièrent sur les progrès de la civilisation en Russie. Il n'y eut que la grande intelligence de Mirabeau qui ne se laissa pas éblouir par des phrases, et ne cessa de voir la vérité. Les Russes ne sont Européens, disait-il, qu'en vertu d'une définition déclaratoire de leur souveraine. Dans la Moscovie l'oukaze fut obéi. Depuis lors, tout Moscovite se donne le nom de Russe, et, s'il est lettré, celui de Slave. Il considère comme un outrage d'être nommé du nom de sa patrie, de celui de sa capitale, ne se doutant pas que par cette condescendance à la volonté impériale à laquelle il a fini par s'habituer et dont il comprend maintenant tout le profit, il donne une preuve de plus de son origine asiatique. Les Orientaux tiennent peu au nom, les Chinois changent le leur à chaque changement de dynastie.

Tout semble terminé, la question oubliée. Personne en Europe ne conteste aux Moscovites leur

nouveau nom. Il leur sert d'arme puissante en Autriche, en Turquie, et même dans la Pologne subjuguée, mais non résignée. Le mensonge paye partout pour argent comptant, et partout, en Europe, même en Pologne, il recueille les bénéfices de la vérité. Tout va à souhait. Seulement, dans la Moscovie, depuis quelque temps le plâtrage se fend. Aucun des peuples qui composent l'empire russe ne peut donner signe de vie, nulle intelligence plus lucide ne peut éclore, sans qu'il s'écaille et tombe de tous côtés. Depuis vingt ans, les disgrâces du pauvre Miller sont bien souvent commentées par les écrivains russes. Karamzyn déjà en parlait ainsi : « Il est difficile de croire aujourd'hui à la persécu- « tion qu'eut à souffrir Miller pour sa *dissertation*. « Les académiciens la jugèrent d'après l'oukaze. La « fin de l'histoire fut que Miller tomba malade « d'inquiétude, et que la dissertation, qui déjà avait « été imprimée, fut brûlée... Miller convint enfin « que les Russes pouvaient être des Roxolans, mais « non pas des Roxolans anciens. » Les traducteurs de l'histoire de l'empire russe de Karamzyn ont omis ce passage, ainsi que bien d'autres, qui, disent-ils dans une note du premier volume, n'intéressent pas les étrangers. Tout en conservant, par exemple, la note 100 de l'original qui est la 64me de la traduction du tome Ier dans laquelle Karamzyn limite les possessions territoriales des Slaves aux pays qui

forment maintenant les gouvernements de Smolensk et de Tschernigow, ils ont omis justement ce qu'il y avait de plus curieux, la relation du sort ultérieur des peuples finnois, Wess, Mera, Mouroma, etc. Ces habitants de la Moscovie jusqu'aux frontières de Novogorod, que sont-ils devenus? Furent-ils massacrés ou chassés dans les steppes de l'Asie par des peuples slaves qui occupèrent leur territoire? Non. « *Ils se changèrent en Slaves*, dit Karamzyn, après « avoir adopté leur foi, leur langue et leurs usages. » Il n'ajoute pas : et leurs mœurs. La note 240 du tome Ier est omise aussi. Il y prouve que la langue slave de ces peuples est jusqu'à présent mêlée de finnois, et que beaucoup de mots *wiesma mnogo*, même des principaux, Dieu, père, mère, sœur, épouse, etc., y sont purement finnois et n'ont pas même subi d'altération slave. Ce sont donc toujours les mêmes peuples finnois qui habitent la Moscovie, car on ne change pas de race comme de religion ou de langue. Depuis Karamzyn tous les travaux historiques des professeurs et des savants moscovites, dans quelque but qu'ils aient été entrepris, et toutes les publications d'anciens documents ont toujours contribué de gré ou involontairement à prouver la différence de race et de civilisation entre les Moscovites et les Slaves, particulièrement les Slaves de Novogorod et ceux de la Ruthénie. Solowiew abandonne à ceux qui aiment les préjugés l'opinion que

la Moscovie est devenue chrétienne au dixième siècle, c'est-à-dire à la même époque que la Ruthénie; il se demande pourquoi, au treizième siècle, il existait treize évêchés à Novogorod et dans la Ruthénie, tandis qu'il n'y en avait qu'un seul sur toute l'immense étendue de la Moscovie. Il trouve la réponse dans ce fait que les peuples dominés par les Rouriks étaient slaves à Novogorod sur le Dniepr et le Dniestr et finnois dans le Souzdal ou Moscovie. « A Rostow même les idolâtres apportaient des offrandes à leurs dieux... Ce qui prouve que l'élément finnois était puissant dans le nord... L'élément finnois apportait plus de résistance au christianisme que l'élément slave. » Un autre savant s'exprime ainsi dans un journal rédigé pour les écoles militaires de l'empire russe : « L'activité du « prince Georges Dolgorouki russisa, en russe « *obrusila*, le vaste pays finnois de l'Oka ou Wolga « et au delà jusqu'au Lac Blanc, qui depuis devint « pays Nouveau-Slave. » Schnitzler, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, fut amené par ses recherches à déclarer dans sa statistique de la Russie, imprimée en 1829, que les traditions et les souvenirs historiques de la Lithuanie et de la Ruthénie, il excepte l'Ukraine, sont étrangers à la Moscovie et appartiennent à l'histoire générale de la Pologne. Il prouve, dans son histoire de la Russie imprimée à Bruxelles en 1847 et à Paris en 1855, qu'à l'époque du grand-prince André, les habitants de la Moscovie étaient Finnois, et que l'invasion des Mongols n'y trouva que les princes Rouriks et leurs *druzina* ou guerriers qui fussent chrétiens et qui parlassent une langue slave.

Les témoignages de la science deviennent si nombreux et si unanimes, qu'il leur sera probablement bientôt imposé silence. On essayera de remédier à ce qui a été fait et d'inventer quelque nouvelle altération de la vérité. A défaut du gouvernement, un patriotisme mal compris s'en chargerait. La vérité cependant, si longtemps défigurée à dessein, se dévoile peu à peu. Espérons qu'elle résistera aux nouvelles tentatives de fraude. Pour le moment, les savants de Russie ne contestent guère que l'invasion mongole, au treizième siècle, trouva la Moscovie habitée par des peuples finnois; mais Rulikowski, un écrivain polonais, ayant parlé des vastes déserts que cette invasion laissa en Ruthénie et du peuple des bords de la Vistule qui y afflua depuis, Pagodin, professeur de l'université de Moscou, profita de l'occasion pour développer une théorie nouvelle. Oui, dit-il, les Ruthènes, s'enfuyant vers le nord, peuplèrent la Moscovie en y portant leur langue et furent remplacés dans leurs anciennes possessions par les Lechites de la Vistule. L'idée est ingénieuse, mais en histoire il ne suffit pas de démontrer que tel ou tel fait eût été possible, il faut

prouver qu'il a réellement existé. Depuis l'apparition de cette nouvelle théorie, les recherches les plus minutieuses dans les chroniques du temps ont donné les résultats suivants : A l'époque de la grande invasion mongole, la population ruthène était considérablement diminuée par les fréquentes invasions d'autres Ouraliens, Chazares, Petschénègues, Polowtzy, qui l'avaient précédée, et plus encore peut-être par trois cents ans de guerre entre les princes de la dynastie de Rourik. Elle trouva donc un pays déjà à moitié désert, et l'on sait qu'elle procédait par massacres. Depuis cette grande invasion, l'histoire ne connaît que deux migrations du midi au nord, celle des Enfants-Boyards au nombre de mille, sous la conduite de Radion qui partit de Kijow, et une autre semblable qui partit de la Volhynie. C'étaient des druzynniki ou guerriers des Rouriks, descendants des Scandinaves qui, ne voulant pas se perdre dans la masse des Slaves et devenir, selon l'esprit de ces peuples, noblesse territoriale, préférèrent passer au service des Rouriks qui régnaient dans la Moscovie, où le caractère finnois de la nation faisait prévaloir le système des liens personnels entre le prince et la noblesse. Il faut ajouter encore, au quatorzième siècle, la migration de Métropolite Pierre, qui put emmener avec lui cent à deux cents personnes, et, au quinzième, celle de quelques princes Gedyminowitsch auxquels on

peut supposer une suite aussi nombreuse. C'est tout. De migration de peuple, pas une trace nulle part. Une migration de peuple ne peut avoir lieu sans une perturbation grave de ceux sur le domaine desquels il s'établit, et dont il prend les moyens de subsistance; nous en voyons la preuve dans les continuels chocs de peuple à peuple qui remplissent la longue époque de l'invasion des Barbares. Une horde, sur les confins de la Chine, ne peut se transporter d'une contrée dans une autre sans que des commotions et des déplacements de peuples ne s'ensuivent jusqu'en Europe. Les Ruthènes eussent trouvé les peuples finnois établis et possédant des villes depuis des siècles, et il en fût résulté des conflits dont l'histoire eût certainement parlé. Or elle n'en dit rien. Pour mettre à néant la théorie de Pagodin, il suffit d'ailleurs de préciser les dates. A la première apparition des Mongols, en 1224, le peuple ruthène n'eut aucune raison d'émigrer, car les hordes ne passèrent pas le Dniepr, se replièrent, au contraire, durant six jours de marche dans les steppes devant l'armée ruthène qui les cherchait, ne profitèrent pas de leur sanglante victoire sur la Kalga, et se retirèrent en Asie. En 1229, elles reparurent, non plus en Ruthénie, mais sur le Volga, dans le pays des Bulgares, indépendants des Rouriks. En 1236, la Bulgarie était non-seulement dévastée, mais conquise. En 1237 et 1238, les Mongols s'avancent

vers l'Occident, et s'emparent de toute la Moscovie, massacrant et brûlant les villes, y compris celle de Moscou ; ils ne vont pas jusqu'à Novogorod. En 1239, ils arrivent jusqu'à Tschernigow, se contentant d'envoyer une reconnaissance sous les murs de Kyow. En 1240, ils prennent Kyow d'assaut, le détruisent et continuent leur route à travers toute la Ruthénie et la Pologne, laissant sur leur passage une longue traînée de sang et de feu. Pour échapper à leur glaive, les populations ne pouvaient donc s'enfuir au delà du Dniepr, où le pays entier, dévasté, massacré il y avait quelques mois à peine, venait de tomber sous le joug. Elles n'avaient, pour se réfugier, que les forêts de la Lithuanie ou la Mazovie ; aussi voyons-nous la femme et les enfants du prince Daniel de Halitsch, et, bientôt après, ce prince lui-même et son frère Wassylko demander asile au prince Boleslaw de Mazovie, qui lui accorde la ville de Wychograd pour demeure. Les fugitifs nobles ou peuples ne pouvaient prendre que cette direction: toutes les autres issues leur étaient fermées.

De la langue slave parlée par les Moscovites.

La langue slave parlée par les Russes, dit Pagodin, est plus rapprochée de l'ancienne langue ruthène que la moderne : n'est-ce pas une preuve irrécusable que des migrations ruthènes considérables ont dû avoir lieu à des époques plus ou moins reculées ? Le fait dont parle Pagodin est mal compris et il provient d'une autre cause. Ce sujet exige quelques développements.

Qu'il existât dans les temps les plus reculés une langue commune à toutes les branches de la famille slave, source des divers dialectes formés dans la suite par l'influence des siècles et des événements, une langue mère, en un mot, c'est probable, mais aucun monument écrit n'est resté pour nous la faire connaître. Les écrits qui nous sont parvenus des temps plus modernes prouvent seulement que, plus on remonte les siècles, plus les langues des divers peuples slaves se ressemblent ; par exemple on distingue à peine, dans ces temps lointains, le tschèque du polonais. Quand une race s'individualise en nations, sa langue s'individualise aussi en idiomes; ils se forment, se développent, et par conséquent se séparent les uns des autres, selon les différentes phases que traverse la vie des peuples qui les parlent. Ils se ployent à leur génie, reflètent leurs idées, gardent les traces de leurs luttes et de leurs souffrances, deviennent des types exacts de leur civilisation ou de leur barbarie, et participent au progrès comme à la décadence.

Dans le onzième siècle, on parlait deux langues

en Ruthénie : la langue lechite nationale, langue vivante du peuple, apportée par lui des bords de la Vistule, dans ses migrations du deuxième au sixième siècle; puis la langue scandinave de ses conquérants et maîtres, les Rouriks. Szafarzyk, dans son histoire des langues slaves, dit clairement que les Ruthènes parlaient polonais. Constantin Porphyrogénète parle des deux langues de ces contrées, et donne, dans toutes les deux, les noms de quelques peuples. Dans le courant du douzième siècle, la langue scandinave se perdit peu à peu : les conquérants avaient adopté celle de leurs sujets, non cependant comme langue littéraire. Jusqu'au quatorzième siècle, ni en Pologne, ni en Ruthénie, la langue vulgaire ne fut employée dans les actes publics. En Pologne, c'était le latin; en Ruthénie, le slave-bulgare, fort improprement nommé quelquefois *le slavon*. Cette dernière dénomination a favorisé l'erreur assez accréditée qui fait de cette langue la langue mère de tous les idiomes slaves. Cette première erreur en eut une autre pour conséquence. Quelques personnes jugent de la pureté de toutes les langues slaves par leur plus ou moins de ressemblance et de conformité avec celle que l'on considère comme la source commune de toutes. Le bulgare n'est que l'idiome d'une peuplade des moins nombreuses et des moins civilisées de la race slave, mais que des circonstances exceptionnelles ont

élevé à la dignité de langue liturgique. Fortement empreinte du caractère ouralien que lui apporta le mélange des Slaves qui le parlaient avec leurs conquérants bulgares, cette langue est beaucoup moins riche que l'idiome lechite. Saint Cyrille et saint Méthodius, Grecs d'origine, envoyés pour évangéliser les Slaves bulgares, composèrent l'alphabet de leur langue modelé sur l'alphabet grec, bien que d'autres nations slaves en possédassent un très-ancien, connu sous le nom de Hlaholiça; ils traduisirent l'Écriture sainte et obtinrent du saint-siége le privilége de célébrer en cette langue le saint sacrifice et tous les offices liturgiques. Partout, dans le Nord, où les peuples embrassèrent le rite oriental, le slave bulgare devint la langue liturgique et littéraire. La Ruthénie l'adopta aussi. Son code de loi, Ruskaïa-Prawda, est écrit en langue littéraire, qui porte déjà des traces sensibles de modification par la langue vulgaire lechite dans les chroniques de Nestor et dans le magnifique poëme de l'expédition d'Igor. Ce n'est que lorsque l'élément scandinave a tout à fait disparu que nous voyons apparaître dans les actes officiels la langue vulgaire lechite, différente déjà du lechite de la Vistule par l'influence de la langue bulgare, et par celle aussi des langues finnoises subie à la suite des relations nécessaires entre peuples soumis à des princes de même dynastie. Nous trouvons cette langue dans une Vie

de saint Théodose, écrite au treizième siècle. Au quatorzième siècle, on la voit déjà plus pure dans l'acte du serment que prête le prince lithuanien Lingwen, en se soumettant, lui et ses Novogorodiens, à la protection du roi Ladislas Jagellon et de sa femme Hedwige, dans un autre acte de serment prêté par un prince d'Ostrog, et même dans un acte antérieur, dans le traité d'alliance entre les princes lithuaniens et les princes polonais contre leurs mutuels ennemis, première sanction politique du rapprochement toujours plus intime qui s'opérait entre ces princes et entre leurs peuples. Mais l'acte dans lequel la langue ruthène apparaît déjà dans toute sa pureté est celui du serment prêté par un hospodar de Moldavie à la couronne de Pologne, dans la première moitié du quinzième siècle. On peut le trouver dans la collection d'actes de Venelin, imprimée par les soins de l'académie de Pétersbourg, en 1841.

La langue polonaise commença à se développer à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle, et cela, remarquons-le bien, sous l'influence de la langue ruthène, qui n'était elle-même qu'une modification de la langue lechite, commune primitivement aux deux essaims de la même nation, dont l'un avait gardé, l'autre avait quitté les bords de la Vistule. La langue ruthène fut apportée en Pologne par Ladislas Jagellon,

qui ne savait ni le polonais ni le latin. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, la plupart des actes officiels de la chancellerie royale étaient rédigés en ruthène. Cinq cents ans d'unité nationale des Lechites de la Vistule et de ceux du Dniepr, la communion surtout d'une même religion, quoique dans un rite différent, rapprochèrent leurs langues qui se modifièrent l'une par l'autre. La littérature uniate appartient à la Pologne tout aussi bien qu'à la Ruthénie. Une grande partie des écrivains qui fixèrent les règles de la langue polonaise, nés et élevés dans les Ruthénies, contribuèrent beaucoup aussi à fusionner les éléments des deux langues. La langue polonaise littéraire d'aujourd'hui n'est que le dialecte de Mazovie, développé sous l'influence de la langue ruthène. Voilà pourquoi le polonais est si facile à comprendre pour les Ruthènes.

Dans la Moscovie, les langues nationales, dès les temps les plus reculés, étaient les langues finnoises : comment ces peuples les ont-ils échangées contre une langue slave? par le même procédé qui aujourd'hui encore fait adopter la langue russe aux Finnois de la Sibérie. Les nations changent de langue, nous en avons des exemples dès l'antiquité. Hérodote cite plusieurs fois des peuples qui, par la race, appartiennent à telle nation, et par la langue à telle autre. Les Sarmates, dit-il entre autres, ont abandonné leur langue et parlent le skyte.

Kromer a prouvé, par des exemples, la réalité de ces changements. Un des plus grands génies historiques du dix-huitième siècle, Jean Potocki, insistait sur l'importance de ces faits, sans la connaissance desquels une juste appréciation des événements est impossible. Voici quelques-unes de ses assertions : « On n'obtient pas les mêmes ré-
« sultats lorsque l'on classe par langue, ou lors-
« que l'on classe par origine.

« L'étymologie ne peut rien contre les preuves
« historiques.

« Les étymologies ne méritent pas même le nom
« de semi-preuves. »

Que les nations changent de langue, nous en avons la preuve vivante dans la nation juive, qui ne parle plus l'hébreu, mais les langues des pays qu'elle habite. Quant à la Moscovie, l'évidence du fait n'a pu être révoquée en doute, même par Karamzyn, qui dit que Wess, Mera, Mouroma, etc.,
« Abratilis w Slawian pryniaw ich iazyk i Abyczai.
« Ils se changèrent en Slaves, ayant adopté leur
« langue et leurs usages. » Jusqu'au commencement du treizième siècle, la plupart des peuples finnois étaient mahométans ou païens, et opposaient aux tentatives des princes Rouriks des efforts désespérés. En 1223, une année seulement avant l'invasion mongole, Mouroma fut forcée au christianisme. Avec la profession de foi chrétienne,

vint la liturgie slave bulgare, l'enseignement qui ne se faisait jamais, comme il ne se fait pas même aujourd'hui, dans l'Église schismatique, en langue vulgaire, mais en slave bulgare ; vinrent aussi des rapports plus directs entre l'entourage slave des princes, leurs guerriers et les indigènes. Quiconque voulait participer aux avantages et aux faveurs dont jouissaient les conquérants, devait nécessairement se servir de leur langue. Avec le christianisme se répandit donc la langue slave ; mais quelle langue slave? la langue de l'enseignement, la langue littéraire, le slave bulgare. Les peuples finnois qui l'apprirent la modifièrent bientôt selon leur propre génie pour les besoins de la vie usuelle ; elle n'en resta pas moins bulgare pour les racines et les formes. Elle ne ressemble donc pas seulement, elle est bien la *même* langue bulgare que la Ruthénie avait adoptée pour sa langue liturgique, la même dont elle se servit jusqu'au quatorzième siècle, et au delà, comme langue littéraire, en la modifiant selon le génie de la langue nationale lechite, ainsi que nous le voyons dans les chroniques de Nestor et le poëme d'Igor; mais non la même que la langue nationale lechite, vulgairement parlée en Ruthénie. La langue bulgare, qui n'est restée pure d'altérations que dans les livres liturgiques, est la source commune de l'ancienne langue littéraire ruthène, qui fut le bulgare modi-

fié selon le génie de la langue nationale lechite, et de la langue moscovite, qui est le bulgare modifié selon le génie des langues nationales finnoises. Si la Moscovie avait eu, avant l'introduction du christianisme, une langue nationale slave, elle eût fait comme la Pologne et la Ruthénie. La langue étrangère eût été conservée comme langue liturgique; la nationale peu à peu eût repris le dessus et se fût façonnée en langue littéraire, changement facile à opérer, depuis que la dynastie des Rouriks, abandonnant le scandinave, avait adopté le slave. Il n'en fut rien, car il n'y avait pas de slave vulgaire national dans la Moscovie. Le finnois, étant la langue des mahométans et des païens, n'eut jamais chance d'existence officielle sous des princes chrétiens qui voyaient dans l'adoption du slave une garantie de fidélité au christianisme et à leur domination.

La langue slave s'étendit dans tout l'empire moscovite en trois époques fort distinctes. La première fut celle où les Rouriks, dont les possessions slaves étaient encore beaucoup plus considérables que les possessions finnoises, qui ne s'étendaient que jusqu'à l'Oka, forcèrent ces peuples, à l'aide de leurs guerriers slaves et scandinaves, à abjurer le mahométisme, le paganisme, et, par suite de l'introduction de l'enseignement chrétien en bulgare, à apprendre le slave. C'est une époque de guerres à

outrance, de mesures violentes, d'actes sanglants et de sanglantes représailles. Le mahométisme, le judaïsme, le paganisme et les langues finnoises n'y cèdent qu'à la force. La seconde époque appartient à la seconde moitié du seizième siècle. A la chute de l'empire mongol, la Moscovie étend ses conquêtes. Les Finnois d'en deçà de l'Oka, convertis à la religion et à la langue slave, les imposent à leur tour à leurs frères finnois ou touranes d'au delà de l'Oka, et l'œuvre s'accomplit plus facilement. Perm embrasse le christianisme à la voix pacifique d'un solitaire ; on n'exige plus la conversion sous peine de mort, témoin les mirzas si nombreux devenus membres de la noblesse russe, et mahométans jusqu'à présent. La langue slave se répand beaucoup plus rapidement. La troisième époque est celle d'aujourd'hui. L'œuvre se poursuit vers l'Orient. Les conversions, s'il s'en fait encore, ne consistent plus qu'à baptiser, inscrire les enfants sur les registres officiels, et à leur faire porter une petite croix au cou; pendant toute leur vie, du reste, ils demeurent païens. Les mahométans et les judaïsants n'acceptent même pas un simulacre de christianisme; en revanche, la langue slave s'étend parmi ces peuples avec une rapidité inouïe. En moins d'un siècle, toute l'Asie centrale, qui n'est certes pas slave, parlera ou comprendra le russe.

La différence entre l'immense difficulté que rencontre l'extension de la langue slave en Moscovie et les facilités toujours plus grandes qu'elle trouve à mesure qu'elle avance vers l'Orient, tient à deux causes. La première, c'est la civilisation des peuples finnois, plus avancée dans la Moscovie que sur les versants de l'Oural et dans les déserts de l'Asie. Plus un peuple est intelligent, plus il a d'idées, moins il aime à changer les signes extérieurs de ces idées, c'est-à-dire sa langue. La seconde cause est plus grave encore. C'est le caractère de la race ouralienne, moins altéré par le voisinage d'autres races, à mesure qu'elle habite des pays plus éloignés de l'Europe. Ce caractère distinctif est l'attrait à la vie pastorale, marchande. Le genre de civilisation qu'il crée porte avec lui la faculté spéciale de changer de langue très-facilement.

Le changement de langue modifie jusqu'à un certain point et pour un certain temps les idées d'un peuple, mais ne détruit jamais le caractère imprimé par son origine. Une fois la crise du changement passée, la langue adoptée se plie à son tour au caractère originaire de la nation, qui façonne, pour l'expression des idées bonnes ou mauvaises, élaborées dans le cours de son existence, l'instrument dont les circonstances la forcent à se servir. C'est pourquoi, dans l'appréciation de la vie historique des nations, la classification par langues, comparée à la classification par races, est d'un intérêt secondaire.

Les Finnois ayant reçu de leurs conquérants une langue toute faite, l'ayant apprise comme on apprend une langue étrangère, il est naturel qu'ils n'aient pas de dialectes. Tandis que 38 millions de Slaves possèdent jusqu'à neuf langues ou idiomes divers, 40 millions de Moscovites parlent une seule et même langue. C'est à peine si l'on remarque quelques nuances de prononciation dans les contrées avoisinant les Ruthénies, et à Novogorod, dont l'origine est slave. Une variété se produit encore dans les pays qui ont plus récemment adopté le russe : la provenance bulgare de la langue s'y manifeste plus crûment. Dans beaucoup de gouvernements du centre et de l'est, le peuple, tout en parlant plus ou moins bien le russe, a conservé ses anciennes langues finnoises. La langue russe moderne, c'est le slave bulgare adapté aux besoins pratiques de la vie, à l'aide d'un peu de lechite ruthène appris dans les relations nécessaires avec les petites colonies slaves, aussi avec les peuples slaves et les guerriers des Rouriks, et modifié selon le caractère de la civilisation finnoise. Elle a gardé, parmi le peuple, beaucoup d'expressions et de mots finnois, hébreux et tatares, au point qu'elle attire, par ce bizarre mélange, l'attention des savants : de Karamzyn, dans le volume

premier, note 240, de son histoire, édition 1818; du comte Gobineau, qui l'appelle une langue artificielle ; de Szafarzyk, qui dit, dans son histoire des langues slaves : « Die sûsdalische variätet ist vorzü, « glich ûnrein; » de Makarow, qui insiste sur le grand nombre de mots hébreux qu'elle contient « wiesma mnogo; » de Diiew, de Boryczewski, etc. Le phénomène cependant est fort étonnant, il est une suite toute simple de la manière dont cette langue s'est formée. Le russe littéraire contient incomparablement moins de ces expressions étrangères, il est loin cependant d'une entière pureté. Le genre de la langue russe n'est pas slave. La forme des mots ressemble assez à celle d'autres langues slaves, à celle des Ruthènes par exemple, qui, elle aussi, a gardé des traces du bulgare, dont elle ne provient pas, mais dont l'usage littéraire a influé sur sa construction. Dans la langue russe, la forme, dis-je, des mots ressemble, la signification diffère. Le signe est le même, l'idée est autre. Le signe est slave, l'idée est ouralienne. L'élément slave fut toujours trop faible dans la Moscovie pour inspirer ses idées et imprimer son caractère à la masse de la nation. Il lui donna le christianisme; mais le christianisme, qui unit par la foi et par la charité les individus et les nations, ne détruit pas les nécessités matérielles déterminées par la position géographique des pays qu'ils occupent, ni la variété des facultés

que ces nécessités surexcitent et exercent, ni les besoins moraux qui en dérivent, ni les devoirs particuliers que la situation respective de chaque peuple lui impose envers lui-même et envers les autres peuples, ni l'ensemble d'idées raisonnables qu'ils ont développées durant des siècles, et dont l'expérience et l'amour forment ce qu'on appelle le génie et le caractère d'une race ou d'une nation. L'uniformité n'existe et n'existera jamais dans l'humanité. L'homme est un être borné pour lequel l'application explicite, pratique et actuelle de toute la somme d'idées bonnes, raisonnables et applicables qu'il est donné de connaître, est impossible; mais il est un être social, c'est-à-dire solidaire, qui achève par ses semblables ce qu'il ne peut par lui-même. Les nations, dans la grande économie de la Providence, se complètent les unes par les autres, et pour cette raison se doivent mutuellement respect et reconnaissance. Chacune possède à un degré plus éminent quelque qualité intellectuelle ou morale dont les autres ne sont douées qu'à un degré inférieur. Les nationalités sont des individualités collectives, et, comme elles, utiles au règne de la charité évangélique sur la terre; il faut *être* moralement, pour pouvoir aimer ou être aimé. Un caractère national dessiné est une condition d'estime et d'affection, car il est une preuve de convictions fortes. Le livre saint énumère en bel ordre les premiers

hommes que Dieu avait fait multiplier en chefs de races et de nations ; il rappelle la différence de ces races et de ces nations dans tout le cours de l'histoire qu'il raconte, et nous explique la plupart des événements par la voie bonne ou mauvaise qu'elles ont volontairement suivie. Le christianisme, qui accomplit et perfectionne toutes choses, voulut que les facultés les plus diversement développées reçussent ses divines lois afin que l'intelligence humaine en fût éclairée sur toutes ses faces, et la volonté humaine sanctifiée dans toutes ses aspirations licites. Le christianisme ne détruit pas les nationalités : il les réunit dans un ordre d'idées plus élevé. Il forme, non *à la place* mais *au-dessus* des nationalités, la grande unité de l'Église, où il n'y a plus ni juif, ni gentil, ni grec, ni barbare, où toutes les individualités personnelles et nationales sont appelées à s'unir dans une même foi et une même espérance, et toutes les variétés des vocations et des devoirs dans une même charité. Le christianisme ne supprima donc pas la différence de génie et de caractère qui existait entre la race slave et la race ouralienne : il ne les réunit même pas dans un même amour, car sa lumière ne fut pas également acceptée par les deux peuples. Les Slaves du rite oriental persévérèrent durant des siècles, s'éloignèrent par de déplorables égarements, mais revinrent bientôt, sauf Novogorod, à la source vive qui abreuvait les

nations de l'Europe ; Moscou s'en sépara, emportant avec elle la forme extérieure qui devint tout son bien, et dans laquelle la foi se dessécha peu à peu et se réduisit à une lettre morte. La civilisation des Slaves, fondée sur les mêmes principes, nourrie des mêmes convictions, fortifiée par les mêmes luttes que celles des autres nations de l'Occident, est radicalement une civilisation européenne ; celle de Moscou, déviée dès le commencement de la vie commune, prit une direction opposée, et lui devint doublement étrangère, et par le génie de sa race, essentiellement différent du génie des peuples de l'Europe, et par l'erreur qui vicia son christianisme et sur laquelle elle fonda ses idées de force et de grandeur. Le christianisme ne la rendit pas slave, car le christianisme ne change pas les nationalités, nous le voyons par la diversité de celles de l'Europe ; la langue adoptée ne la rendit pas slave non plus, car elle n'en accepta, comme elle n'avait accepté du christianisme, que la lettre morte, la forme extérieure, dont elle revêtit ses propres idées ouraliennes. Les nations changent de langue, parce que, comme toute langue est composée de deux éléments, l'expression matérielle et l'idée, elles peuvent prendre l'expression, le mécanisme des mots pour l'adapter à leurs propres idées; mais rien de plus difficile pour une nation que de changer ses convictions primitives sur le droit, la loi, la propriété, la valeur relative des choses hu-

maines, et en un mot ses idées. Aussi juger des affinités nationales uniquement par l'identité ou la ressemblance des langues, c'est méconnaître souvent la profonde différence des races et de leurs civilisations spéciales sous une teinte d'uniformité toute superficielle.

Dans la grande question des races et des nationalités, les sciences n'ont qu'une importance secondaire.

La Ruthénie.

Les mêmes causes qui avaient porté le cabinet russe à fausser et altérer l'histoire de la Moscovie lui ont fait dénaturer celle de la Ruthénie. D'abord on procéda timidement. Les auteurs de l'ouvrage : *Vie de Catherine II*, dédié à l'empereur Nicolas, donnent ainsi les raisons du partage de la Pologne :

« 1° La Pologne était un foyer de désordres et « un pays de jacobins.

« 2° En bonne politique, le chemin vers les fron- « tières turques passe par la Pologne... Ce pays « pouvait entraver nos plans, et, par son union avec « l'ennemi, avoir de la prépondérance sur nous.

« 3° Le droit du plus fort ou le droit de conquête « est juste. Tous les États de l'Europe ont fait des

« conquêtes : pourquoi la Russie serait-elle une ex- « ception?

« 4° Les frais de la guerre. Toute guerre entraîne « des dépenses, il est d'usage qu'elles soient cou- « vertes par les vaincus.

« 5° La raison de droit. Catherine a pris ce qui « lui appartenait. Le nom seul de Rousse (Ruthénie) « blanche prouve que la Pologne faisait autrefois « partie de la Russie.

« 6° L'intérêt même de la Pologne, car il est in- « dubitable que ses habitants sont désormais tran- « quilles. »

Il est évident que si la Russie avait eu un droit quelconque à la Ruthénie, ou avait pu donner une preuve tant soit peu valable de son homogénéité nationale, elle n'eût pas décoré du nom de raison de droit une simple ressemblance de nom. Supposant même une véritable identité de nom, quel droit pouvait-elle conférer? A ce titre, la Bretagne devrait appartenir à l'Angleterre, la Normandie aux pays scandinaves et la Franconie à la France. La Russie commettait non une erreur, mais un mensonge. Elle n'avait aucune illusion. Dans la statistique de l'empire de Russie, publiée en 1790 (1) et dédiée aux grands-ducs Constantin et Michel par leur professeur de statistique Hermann, nous lisons

(1) Statistische Schilderung von Russland; St-Pétersbourg, 1790.

que les habitants des gouvernements de Mohilew et de Vitepsk (Ruthénie) sont des Polonais qui diffèrent entre eux par le rite religieux : les uns sont du rite latin, les autres du rite oriental, dit-il, et il tient pour Polonais même les schismatiques. La statistique de Pleszezeiow enseigne aussi que les habitants de ces deux gouvernements, ainsi que ceux des gouvernements occidentaux, c'est-à-dire de toutes les Ruthénies annexées, sont Polonais. A l'époque des conférences du congrès de Vienne, quand les puissances posèrent comme condition de l'asservissement de la Pologne qu'elles sanctionnaient le maintien de sa nationalité dans *toutes* ses provinces, il eût été bien facile à l'empereur Alexandre Ier de prouver à l'Europe qu'elle était inadmissible pour les trois quarts du lot qui lui était échu, en alléguant simplement que les Ruthènes étaient Russes de race. Il ne le dit pas, car il savait le contraire et ne pouvait espérer de tromper l'Europe. Si, par impossible, il avait eu le moindre doute au sujet de la nationalité de ses provinces, comment se fût-il engagé par un traité solennel à poloniser plusieurs millions de Moscovites? Lorsque, quelques années plus tard, il pensa ou voulut avoir l'air de penser à mettre à exécution les décisions et projets adoptés au congrès de Vienne, Karamzyn lui adressa un mémoire dans lequel, après avoir fait l'apologie du partage, il dissuade l'empereur de réunir administrativement les provinces lithuaniennes et ruthènes à cette petite partie de la Pologne que l'on appelait exclusivement *royaume*. Il lui en donne pour motif que jamais les habitants de ces pays ne cesseront d'être Polonais et de désirer l'indépendance de la Pologne. Arséniew, membre de l'Académie de Pétersbourg, dans sa géographie imprimée à Moscou en 1817, donne, pour la population polonaise des provinces annexées, le chiffre de 7 millions, c'est-à-dire qu'à peu de chose près, il la déclare toute polonaise.

Ce n'est que depuis l'année 1836 que le gouvernement de Saint-Pétersbourg affirme hardiment que les Ruthénies sont de nationalité russe. La presse officieuse tire, pour lui venir en aide, tout le parti possible de l'ouvrage de Szafarzyk, dans lequel il classe les nations lexicographiquement sous le rapport de la construction des mots de leurs langues, en affectant de ne tenir aucun compte des faits autrement graves prouvés par le même savant. Le nouveau code de loi *swod zakonow* déclara que le peuple, dans les Ruthénies, était plutôt russe que polonais, et tous les actes ultérieurs du gouvernement furent en conséquence de cette déclaration. Après le partage de la Pologne, les provinces lithuaniennes et ruthènes étaient nommées, par le gouvernement russe, dans ses actes officiels, *provinces prises*, Zabrannie; plus tard, *provinces réunies*, Prisojedinennyje. Maintenant, dans l'espoir, appa-

remment, que l'on s'est habitué en Europe à l'histoire de nouvelle fabrique que répandent ses agents, il les nomme *provinces revenues* à l'empire, Wozwraszczennyje. Les gouverneurs généraux, à Kyow surtout, répétèrent à satiété qu'il était assez naturel que Varsovie désirât l'indépendance; mais les provinces étant russes, que pouvaient-elles avoir de commun avec elle? En 1857, la noblesse de Vitepsk, ayant présenté une pétition à l'empereur Alexandre II, pour lui demander la reconstruction des églises catholiques et l'usage de la langue polonaise abolie dans les écoles, le ministre Perowski lui répondit, au nom de l'empereur, qu'il était fort étonné de demandes qui trahissaient des tendances à une *soi-disant nationalité polonaise,* car il était prouvé, par l'histoire, que les habitants du gouvernement de Vitepsk étaient Russes. En réponse à une pétition semblable, l'empereur Alexandre II déclara de sa bouche aux habitants de la Podolie qu'ils étaient Russes. Des articles de journaux, des ouvrages plus ou moins volumineux, plus ou moins sérieux, sont destinés à habituer l'Europe à l'idée que la Lithuanie et les Ruthénies sont russes. Si l'on veut en donner une preuve, on raconte longuement les faits et gestes des Rouriks, comme si l'on contestait le règne de cette dynastie sur les Ruthènes. On leur donne le titre de princes russes; à la Moscovie et à la Ruthénie, le nom commun de Rus-

sie, espérant que l'Europe ne songera plus que, dès les temps les plus reculés jusqu'au partage de la Pologne, jamais ces deux pays n'avaient porté le même nom, et que celui de Rossia, Russie, n'existait pas encore avant l'invasion mongole, c'est-à-dire au temps du règne des Rouriks sur les Ruthènes. La grande tactique consiste à confondre les noms, ce qui, en langue étrangère, devient extrêmement facile, et à faire passer pour une seule et même Russie tous les pays qui ont jamais eu le malheur d'avoir sur le trône un membre quelconque de la dynastie des Rouriks. On travaille beaucoup maintenant à faire adopter en Gallicie les caractères russes pour les écrits en langue ruthène. Si l'on parvient seulement à faire imprimer ainsi quelques dizaines assorties de brochures, quelle triomphante preuve n'aura-t-on pas acquis de l'homogénéité de la race! Au reste, cette étrange russification posthume ou contemporaine ne se discute guère. On l'énonce simplement comme une chose sue et connue de tout le monde, comme on dirait que les Bavarois sont Allemands. L'un allonge la liste des écrivains russes par celle des écrivains ruthènes, — l'Europe n'y regarde pas de si près; — l'autre affirme que les Ruthènes parlent russe. — Qui, en Europe, peut savoir que les deux langues diffèrent entre elles comme l'italien du français? — Un autre, plus modéré, prétend seulement que le ruthène est un dia-

lecte du russe; — il n'y a que les savants qui savent en Europe que le ruthène a précédé de plusieurs siècles la formation de la langue russe. Le prince Troubetzkoy va jusqu'à déplacer le massacre de 1846, qui eut lieu en Gallicie occidentale, où le peuple est du rite latin et parle polonais, et raconte que la jacquerie se fit dans la Gallicie orientale ou Ruthénie rouge, en haine de la nationalité polonaise. Il prétend que le peuple y résiste toujours aux *persécutions* et aux *essais d'union* avec Rome tentés par la Pologne et l'Autriche. Or toute la Ruthénie rouge est en union avec Rome depuis cent cinquante ans. Le chef de son Église est mort cardinal il y a deux ans à peine. L'évidence la plus avérée ne fait pas reculer cette phalange d'écrivains. Ils débitent imperturbablement les fables les plus évidentes, espérant y habituer l'Europe qui finira peut-être par y croire à force de les entendre répéter, ou du moins pourra feindre d'y croire pour sanctionner de son approbation les annexions passées et futures.

Histoire de la Ruthénie.

Nous avons raconté, dans le chapitre III de cet opuscule, les migrations des Slaves lechites du deuxième au sixième siècles. Partis des bords de la

Vistule, ils s'établirent, les uns sur le lac Ilmen, les autres sur le Dniepr et le Dniestr, et plus tard sur le Danube. Du neuvième au onzième siècle, ils subirent les invasions varègues. Les Varègues étaient une tribu scandinave de la province de Rosslagen en Suède. Le nom national qu'ils se donnaient à eux-mêmes était Ross ou Rous. Celui de Varègue, qui signifie *errant* dans les langues scandinaves, et *brigand* dans les finnoises, leur fut imposé par les autres nations, et, dans les langues slaves, devint la racine d'un mot qui veut dire ennemi, wrah, wrog. Ils vinrent à plusieurs époques différentes. Nous les voyons, appelés par les Novogorodiens, faire la conquête de leur république sous la conduite de Rourik, puis celle Kyow, où règnent leurs chefs Askold et Dir. A la fin du dixième siècle, Vlodimir, un des descendants de Rourik, s'enfuit de Novogorod en Suède, y passe trois ans et en ramène une armée de Rous assez considérable pour vaincre les Scandinaves établis avant eux à Novogorod et à Kyow. Une partie de ses guerriers se rend à Byzance. Sous le règne de son fils Jaroslaw Ier, deux colonies scandinaves rousses, l'une de 14,000, l'autre de 3,000 personnes, viennent, avec femmes, enfants et prêtres latins, s'établir à Novogorod et à Kyow. Plus tard il en vient encore de moins nombreuses. Les indications recueillies dans diverses chroniques donnent à peu près pour toutes les immigrations scandinaves

le chiffre de 200,000 hommes. A ces hommes-là, aux conquérants seuls, appartenait le nom de Rous; les peuples conquis ne le portaient pas et conservaient leurs noms anciens. Nestor s'exprime ainsi : « Lieta 6489 ide Wolodimer na Liachi uzme hrady « ich Peremyszl Czerwen i inny hradi ich ize i do she- « odni pod Russie. — L'année 6489, Wlodimir mar- « che contre les Lechites, prend leurs villes, Peremysl, « Czerwen et autres, qui, jusqu'à aujourd'hui, sont « sous la domination des Rous. » (Le génie de la langue permet au chroniqueur de dire ce nom au singulier, comme on dirait, par exemple, Israël pour Israélites.) Peremysl et Czerwen sont des villes du pays qu'on appelle aujourd'hui la Ruthénie rouge. Le chroniqueur dit que c'étaient des villes lechites. Plus loin, après avoir parlé du règne des princes Kiy, Szczek et Chorew, et de leur sœur Lebed, sur les Polanes, tribu lechite des bords du Dniepr, il raconte comment elle fut vaincue par les Chazares et les Rous. « Et c'est ainsi que Rouss domina la terre polonaise, « dit-il : I tak Rus owladiei polskoju zemleju. » — Et plus loin : « Lesquels Kyowiens sont Polanes « jusqu'à aujourd'hui. Ize, Kyane, Polanè sut i do « sehodni. » Sous le nom de Rous, le chroniqueur n'entend jamais les peuples du pays appelé plus tard Moscovie, mais les conquérants scandinaves, et quelquefois, par extension, certains pays qu'ils avaient dominés, ayant soin de se servir de temps en temps

de l'expression : « Ces pays sont sous la Rous, » c'est-à-dire sous la domination des Rous, afin de distinguer plus nettement les diverses nations conquises de la caste conquérante. Après avoir nommé les peuples slaves soumis aux Rous, c'est-à-dire aux Scandinaves, il énumère les peuples finnois et autres : « A na Biele- « Oziere sidit Wes, a na Kleszezynie-Oziere Meria, « a na Rostowie Meriaze. Tam hdie Oka potiecze « w Wolgu Muroma jazyk swoj, Czeremisa swoj, « Mordwa swoj jazyk imuszcze. Se bo tokmo Slow- « ienesk jazyk na Rusi, Polane, Drewlane, Siewer, « Duleby i Wolyniane... A oto inni iazyyci ize dan « dajut Rusy, Czud i wsi jazici Meria, Muroma, Wes « Czeremis, Meszezcra, Mordwa, Perm, Peczora, « Jam, Litwa, Zimgola... Et sur le lac Blanc est « établie Wes, et sur le lac de Klesztschyn, Mera, « à Rostow Mera aussi; là où l'Oka se jette dans le « Wolga, Mouroma a sa langue, Tscheremissa la « sienne, Mordwa la sienne. Voici la langue slave « dans la Rous : les Polanes, les Drewlanes, les Sie- « viers, les Doulebes et les Volhyniens... ; et voici « les autres langues qui payent le tribut à la Rous : « les Tschouds et toutes les langues Mera, Mouroma, « Wess, Tschérémisses, Mestschera, Mordwa, Perm, « Petschora, Jam, Lithuaniens, Samogitiens... » On voit, par ce passage, qu'au douzième siècle, époque où le chroniqueur écrivait, le pays qui plus tard s'appela Moscovie ne parlait pas slave, que les lan-

gues slaves étaient toutes du côté occidental du Dniepr et ne s'étendaient que peu du côté oriental. On voit de plus que le nom des conquérants rous n'était pour les pays qu'un nom politique qui ne fusionnait pas les nations et leur laissait à chacune son nom propre. On voit encore ce nom politique (traduit dès lors dans les langues latines par celui de *Ruthène*) ne s'appliquer, comme il ne s'appliqua depuis, qu'aux pays slaves dominés par les Rous (excepté à Novogorod), jamais à leur pays finnois. « La « langue slave dans la Rous, » dit-il, — « et voici « les autres langues qui payent le tribut à la Rous, » et il énumère les peuples de la Moscovie. Dans les pays slaves, les Scandinaves rous abandonnèrent leur langue propre et adoptèrent la langue et même le rite religieux de la nation vaincue ; ils se laissèrent gagner à ses idées, à ses convictions, s'incorporèrent, firent *un* avec elle, et leur nom lui resta. Aux pays finnois, au contraire, ils imposèrent leur langue nouvellement adoptée et leur religion, et ne lui donnèrent pas leur nom, qui resta celui de Moscovie, c'est-à-dire l'ancien nom, modifié comme nous l'avons expliqué plus haut.

Les premières invasions scandinaves n'avaient pas trouvé les Slaves dans un état sauvage. Procope, l'écrivain grec du sixième siècle, dit qu'ils n'avaient pas de rois. Il a raison pour les Antes, qu'il connaissait à cause de leurs incursions sur le territoire

de l'empire de Byzance. Au nord et peu après sur le rivage de l'Adriatique se formèrent les républiques de Novogorod et de Raguse, toutes deux basées sur une aristocratie héréditaire puissante. Sur les bords du Dniepr comme sur ceux de la Vistule et en Bohême, des princes héréditaires gouvernaient avec une autorité royale. Dans les trois pays, nous voyons des femmes souveraines : Vanda, sur la Vistule ; Lybed, sur le Dniepr ; Libusza, en Bohême. On ne peut guère comprendre leur royauté autrement qu'en vertu d'un droit héréditaire. Ce droit, en effet, exista en Pologne jusqu'à la mort de Boleslaw III, dans les Ruthénies, tant que durèrent les dynasties nationales.

Tous les peuples slaves du Dniepr et du Dniestr ne furent pas d'un coup conquis par les Scandinaves. Au dixième siècle, les Drewlanes sont régis par leur prince Mal, et deux dynasties nationales, celle des princes de Bolchow et celle des princes de Polock, règnent : l'une, sur les bords du Boug ; l'autre, plus au nord, dans la Ruthénie blanche.

Bourik avait pris Polock et l'avait donné à l'un de ses boyards. Il paraît cependant qu'il ne put le conserver, car l'histoire nous raconte des faits qui se passent un siècle après et ne peuvent se comprendre que d'une principauté indépendante. Vlodimir, encore païen, après trois ans de séjour en Suède, revient à Novogorod suivi de nombreux

guerriers. Il envoie des ambassadeurs demander la main de Rognieda, fille de Rochwolod, prince de Polock. Rognieda, fiancée à Jaropelk, grand-prince de Kyow, lui répond avec mépris qu'elle ne détachera jamais les courroies de la chaussure au fils d'une esclave, faisant allusion à une cérémonie de mariage en usage à cette époque. Vlodimir, blessé dans son orgueil, marche sur Polock, le prend d'assaut, tue Rochwolod et ses deux fils, enlève Rognieda et l'emmène à Kyow, dont il s'empare. Elle devient mère. Comptée parmi les femmes de Vlodimir, elle ne peut oublier ni les massacres des siens, ni l'outrage dont elle a été l'objet. Elle pleure, et ses larmes lui font donner, par le peuple, le surnom de Goryslawa, célèbre par ses amertumes. Elle médite de tuer Vlodimir et son fils Iziaslaw, fruit de son opprobre. Vlodimir l'apprend et pense se défaire de cette irréconciliable ennemie. « Mon fils, dit-elle alors à l'enfant, quand tu verras entrer ton père, donne-lui ce couteau et demande-lui de te conduire à ta mère. » L'enfant obéit, et Vlodimir recule devant le meurtre. Il assemble son conseil. « Que ferai-je de Rognieda ? » demande-t-il. — « Renvoie-la avec son fils dans la principauté de son père, » lui répond le conseil. L'avis fut suivi. — Se fondant sur un passage de Nestor, qui dit que Rochwolod vient d'au delà de la mer, quelques auteurs l'ont tenu pour un vassal, un boyard varègue. Leur opinion n'est pas

admissible. La fille d'un vassal, même fiancée à un souverain puissant, mais très-éloigné, n'eût pas osé affronter par un refus plein de mépris le courroux d'un prince entouré d'une armée si nombreuse qu'il put humilier bientôt « tous les Varègues venus dans « ces pays depuis les temps de Rourik, » dit la chronique. La réponse du conseil appelle Polock principauté du père de Rognieda ; s'il pouvait d'ailleurs rester un doute à ce sujet, il serait dissipé par la suite de l'histoire de cette principauté. Iziaslaw, fils de Rognieda, et ses descendants, y régnèrent évidemment en vertu de leurs droits de princes slaves hérités par Rognieda dont tous les frères avaient péri, car ils se succèdent de père en fils, comme il était d'usage parmi tous les peuples slaves, et non pas en appelant au trône le plus âgé de la famille, comme cela se pratiquait parmi les Scandinaves. Considérant cette différence dans les lois, la grande union des peuples de la vaste principauté de Polock et de leurs souverains, qui contraste avec le visible antagonisme des autres peuples slaves avec leurs souverains varègues, les longues guerres des descendants de Jaroslaw Ier, successeur de Wlodimir au trône de Kyow contre les descendants de Iziaslaw, qui ne se terminent, quatre-vingts ans plus tard, que par une coalition des princes scandinaves, la conquête de Polock et l'exil de ses souverains à Byzance, il est impossible de ne pas reconnaître la

dynastie de Rochwolod pour une dynastie nationale slave qui luttait contre les envahisseurs étrangers.

La dynastie des princes de Bolchow possédait les villes de Bolchow, Derewitseh, Houbyn, Koudyn et autres. Après la conquête de sa principauté, elle ne s'éteignit pas. On retrouve ce nom dans la suite de l'histoire, et il fournit un exemple de plus de la manière dont se forma la noblesse de la Ruthénie. Les guerriers scandinaves, dont le nombre, comparativement à la masse de la nation vaincue, était extrêmement minime (200,000 venus en trois siècles), n'adoptèrent pas seulement la langue des Slaves, ils en prirent les mœurs dans ce qu'elles avaient de plus caractéristique, l'amour du sol avec toutes ses conséquences, les idées de propriété, de liberté et de droit qu'il fait naître. Unis par des intérêts communs, ils firent bientôt cause commune avec le peuple vaincu, et se confondirent, se perdirent si bien parmi eux, qu'à l'exception des descendants de Rourik, auxquels des droits princiers donnaient une position hors ligne, deux siècles après la conquête, rien ne distinguait plus les boyards scandinaves des boyards slaves. Ceux-ci formaient la grande majorité et avaient une prépondérance marquée dans le pays. Ils n'étaient assurément pas scandinaves, ces boyards de la Ruthénie rouge, qui, au treizième siècle, faisaient des efforts si persévérants pour s'unir à la Pologne, et écrivaient à Lech

le Blanc : « Règne sur nous toi-même ou par tes « lieutenants, pourvu que tu nous délivres des Rou- « riks. » La majorité de la noblesse ruthène est incontestablement indigène.

La Lithuanie.

Les Lettes ou Lithuaniens appartiennent à la race indo-européenne. Leur langue est encore plus rapprochée du sanscrit que les langues slaves. Leurs frontières s'étendaient de la Ruthénie blanche à la Baltique. Au douzième siècle ils n'occupaient pas encore les pays qui forment aujourd'hui les gouvernements de Grodno et de Vilna; ils n'y affluèrent qu'au treizième. Quoi qu'en disent quelques chroniqueurs qui attribuent la fondation de Vilna à Gedymin au quatorzième siècle, il est certain que cette ville existait déjà au douzième (1). Müller et Schletzer veulent que tous les habitants de la principauté de Polock, nommés aussi Krewitschanes, aient été des Lithuaniens qui auraient adopté la religion et la langue slaves; on n'en a nulle preuve certaine, mais ce qui est incontestable, c'est que le peuple lette habitait une partie de cette principauté et y

(1) Szafarzyk Staroz. Slow, t. I.

avait conservé sa langue. Nestor parle de Lithuaniens tributaires des Rous, cela ne peut se comprendre que de quelques-unes de leurs tribus. Ils ne se sentirent sérieusement menacés qu'en 1129. La chute de Polock ouvrait leurs frontières aux envahissements des princes scandinaves, le glaive des chevaliers teutoniques portait la destruction dans leurs provinces du nord. Dans cette extrémité, ils se mirent sous la protection du roi de Hongrie et appelèrent pour régner sur eux, à la place des chefs nationaux qui les avaient gouvernés jusqu'alors, la dynastie des princes de Polock exilés à Byzance. Deux des fils du prince Roscislaw de Polock descendent de Rochwolod et d'Iziaslaw : l'aîné, Daniel, devint premier prince de Vilna; le second, Mowkold, fut père de Mendog. Nous suivons exactement, pour cette période de l'histoire, les chroniques ruthènes. N'oublions pas qu'à cette époque elles sont nationales pour une grande partie des pays dont nous parlons, car villes et territoires de Vilna et de Grodno étaient habités par des Ruthènes et on y parlait ruthène. Les chroniqueurs polonais, pour ce qui touche la Lithuanie proprement dite jusqu'au règne de Jagellon, sont évidemment dans l'erreur. La Pologne avait été de tout temps en relation avec la Ruthénie; les langues nationales des deux peuples différaient peu et rappelaient leur commune origine lechite. Leur foi religieuse, sauf la différence du rite,

était la même; les familles des Piasts et des Rouriks s'unissaient fréquemment par les liens du mariage; leurs guerres mêmes, querelles dynastiques, n'empêchaient pas les peuples de vivre des mêmes idées : aussi trouvons-nous une connaissance des événements des deux pays assez exacte chez les deux peuples. Il n'en était pas de même entre les Polonais et les Lithuaniens. Ni l'identité de la foi, ni la ressemblance des langues, ne favorisaient des relations plus intimes. Les deux peuples ne se connaissaient que par des guerres et des destructions réciproques. Les chroniqueurs de l'époque dont nous parlons avaient donc peu de notions précises sur ce qui se passait dans une contrée géographiquement voisine, mais si loin d'eux par les idées et les tendances. Dlugosz prétend que les Lithuaniens étaient soumis aux Ruthènes depuis mille ans, *annis prope mille*, et il s'étonne qu'une nation épuisée et humiliée par une si longue servitude ait pu dominer ses maîtres (1). Cette énorme erreur de date donne la mesure du peu d'exactitude des renseignements que l'on avait en Pologne sur les événements de Lithuanie. Il est donc juste de suivre plutôt, pour cette époque, les chroniqueurs nationaux ruthènes, appuyés du témoignage des documents contemporains (2).

(1) Dlugosz, lib. X, p. 117.

(2) Recueil d'actes pour servir à l'histoire des villes de Lubeck, Rostok et Stetin.

La dynastie des princes de Polock était chrétienne comme son peuple. Elle avait donné des saints à l'Église. Rappelée de son exil par une nation païenne, elle se fit païenne. L'élément chrétien était cependant puissant. L'État lithuanien renfermait dans ses limites plus de provinces slaves ruthènes et par conséquent chrétiennes que de provinces lettes païennes. Aussi une génération est-elle à peine éteinte que Mendog, fils de l'un des princes rappelés de Constantinople, se fait baptiser, plus encore pour gagner ses sujets chrétiens que pour obtenir le titre de roi; frustré dans ses ambitieuses espérances, il retourne au paganisme. Son fils Wojsielk persévère; sa fille, chrétienne aussi, est donnée en mariage à Swarno, second fils de Daniel, de la dynastie de Rourik, prince de la Ruthénie rouge. Daniel, schismatique, s'était soumis au saint-siége, dans l'espérance d'en obtenir le titre de roi. Le but une fois atteint, il était retourné au schisme. Beaucoup de princes, à cette triste époque, trafiquent de leur foi et se servent de la religion comme d'un moyen politique.

Union de la Pologne, de la Lithuanie et de la Ruthénie.

Nous avons dit que les Slaves du lac Ilmen, du Dniepr, du Dniestr et de la Pripet, étaient des tribus lechites venues successivement du deuxième au sixième siècle des bords de la Vistule, et qu'elles parlaient toutes originairement la même langue lechite de la Vistule. Les Lechites de la Vistule ne furent jamais conquis et gardèrent la dynastie nationale des Piasts. Les Lechites du lac Ilmen, du Dniepr, du Dniestr et de la Pripet, conquis par les Scandinaves, subirent la dynastie étrangère des Rouriks, qui, en outre des pays slaves, possédaient encore des pays finnois. Au douzième siècle, la plupart des guerriers scandinaves avaient pris le rite, la langue, les mœurs slaves, s'étaient mêlés par des mariages aux principaux parmi les indigènes, et étaient devenus ce que nous appellerions aujourd'hui noblesse territoriale. La dynastie des Rouriks conserve sa puissance dans ces pays, tant que de nouveaux venus affluent de Suède pour remplacer ceux qui se fondent dans la masse de la nation et commencent à faire cause commune avec elle. Au douzième siècle les migrations scandinaves ne se portent plus

guère qu'à Moscou, qui vient d'être fondée au cœur d'un pays finnois par un descendant de Rourik, et les autres princes de cette maison qui règnent sur les pays slaves sentent leurs trônes chanceler. La force brutale qui les soutenait s'est civilisée au contact de la nature plus douce des Slaves : elle a pris goût à l'agriculture et à la paix. Les guerres incessantes que les princes scandinaves se font entre eux, pour des lambeaux de territoire qu'ils s'arrachent les uns aux autres, répugnent déjà aux boyards scandinaves, qu'on ne distingue plus des boyards slaves, tout aussi bien qu'au peuple qu'elles déciment. Les intérêts de la nation entière se séparent des intérêts dynastiques. Les boyards scandinaves, en se perdant dans la masse beaucoup plus considérable des principaux de la nation (que nous appelons aussi boyards, car ce titre est slave, et ils le portaient), ne descendaient pas à la condition de vaincus : ils élevaient, au contraire, les vaincus aux droits exercés de tout temps par les compagnons d'armes des princes scandinaves. Les vaincus s'assirent donc avec les vainqueurs, que rien ne distinguait plus, dans les conseils des princes; ils signèrent les traités avec eux, ou bien ils firent valoir leurs griefs, changèrent de princes dans la même dynastie ou songèrent à en appeler une autre. Cette tendance si caractéristique à élever le niveau national n'avait pas été apportée par les Scandinaves, car on n'en retrouve

guère de traces dans les autres pays qu'ils ont conquis en Europe. L'idée est inhérente aux mœurs lechites. Toutes les nations, qu'elles en aient conscience ou non, par un instinct inné de justice, tendent à l'égalité devant la loi. Elles ne diffèrent entre elles que par le procédé qu'elles emploient pour y parvenir et qui répond à l'idée qu'elles se font de l'égalité. Si c'est une idée d'amour, elle n'abaissera pas les grands, elle élèvera les petits jusqu'à eux, et, par une solidarité réelle et sentie, elle couronnera, comme d'une auréole, la nation entière de toute gloire exceptionnelle. Si c'est une idée d'envie et de haine, elle abaissera les grands jusqu'aux petits et prendra ombrage même des facultés intellectuelles les plus indispensables à l'existence d'une nation indépendante. Les Lechites n'abaissaient pas, ils élevaient. Dès les siècles les plus reculés, quand le choc incessant des peuples et les ravages qui en étaient la suite donnaient une immense valeur à l'homme qui exposait sa vie pour la défense commune, tout agriculteur libre qui pouvait se fournir des armes nécessaires et se dévouait volontairement à cette vie de fatigue et de périls, appartenait par cela même à une classe privilégiée et honorée : — il s'élevait. Plus tard, quand les Lechites des Ruthénies et de la Lithuanie s'unirent aux Lechites de la Vistule pour former la Pologne, tout mérite, même la science, donnait droit à la noblesse avec tous ses

priviléges : — il élevait. Une comparaison prise dans les faits historiques fera mieux ressortir le contraste des idées. Pendant les quatorzième, quinzième, et jusqu'au seizième siècle, en France comme en Pologne, les armées se composent de la noblesse qui combat par devoir d'état, et de gens du peuple requis pour le service militaire en temps de guerre. « A Courtray, en 1302, les fantassins français se « battaient parfaitement bien, et avaient déjà re- « poussé les Flamands, lorsque messire de Vala- « payelle dit au comte d'Artois : Sire, *cil vilains* « *tant feront que l'onneur en emporteront*, et alors « les hommes d'armes, se précipitant en avant, en- « tr'ouvrent les rangs de leurs arbalétriers et pique- « naires, les renversent et les étouffent. A Crécy, « Philippe de Valois fait tailler en pièces ses pro- « pres arbalétriers en s'écriant : Or tôt, tuez toute « cette ribaudaille qui nous empêche la voie sans « raison. » Charles le Téméraire, à Montlhéry, passe lui-même par-dessus ses propres archers. Au combat de Senlis, 1418, Pierre de Fenin raconte qu'il y eut beaucoup de gens de pied, morts, « et fesoit- « on grant risée pour ce que c'étoit tous gens de « povre estat. » Les petites gens étaient pour la noblesse guerrière une race à part que les plus grands services rendus ne pouvaient racheter de l'abaissement et du mépris auxquels elle était irrévocablement condamnée. En proportion de l'injustice les hai-

nes s'amassèrent, et la révolution vint tout abattre, tout détruire. Elle déchaîna les passions mauvaises, elle ébranla le sentiment moral de la nation, car le crime aveugle, et beaucoup d'innocents avaient péri pour les coupables. Elle fit l'égalité en abaissant, le cancer du communisme en fut le fruit. En Pologne (et quand nous nous servons de ce nom depuis le quatorzième siècle, nous voulons dire la république unie de Pologne, Lithuanie et Ruthénie), en Pologne les armées se composaient aussi de noblesse guerroyant à ses frais par devoir d'état, et de paysans appelés à la défense commune. Mais, quel qu'ait été l'orgueil du chevalier, le mérite anoblissait à ses yeux. La diète admettait solennellement aux rang et privilége des nobles des centaines de soldats plébéiens qui avaient bien combattu pour la patrie ; les hetmans des plus illustres familles leur accordaient sur le champ de bataille, en prévision de l'anoblissement par la diète, le droit de se servir à l'avenir des signes de leur blason, les incorporant en quelque sorte ainsi à leurs parents. La noblesse, représentée par la diète, usa si largement de son droit d'élever jusqu'à elle, qu'au dix-huitième siècle, sur vingt millions d'habitants elle avait deux millions de nobles, c'est-à-dire un homme sur dix qui jouissait non-seulement de la liberté, mais des droits les plus étendus, civils et politiques. Quelque temps avant le partage, la Pologne eut aussi sa révo-

lution sociale, toute pacifique et en harmonie avec les idées nationales. La noblesse, dans une diète extraordinaire, décréta qu'elle admettrait tous les ans dans son sein une partie de la population agricole afin qu'au bout d'un certain nombre d'années toute la nation devînt noble, et pût jouir des droits étendus inhérents à ce titre en Pologne. Elle fit l'égalité en élevant. Une vitalité à toute épreuve du sentiment national en fut le fruit.

Quand les trois puissances vinrent morceler le pays qu'elles s'étaient partagé, la noblesse et le peuple n'avaient qu'une âme, les campagnes s'insurgèrent et les faucheurs de Kosciuszko se battirent tout aussi bien que les plus nobles. La constitution du 3 mai, qui renouvelait l'organisation de la république, est la seule des constitutions modernes que le saint-siége ait approuvée sans restriction, comme nous le voyons par une lettre de félicitations adressée à ce sujet, par Pie VI, à Stanislas-Auguste. Voulons-nous prouver qu'il n'y avait en Pologne ni injustices légales ni abus? Non certainement. A partir du quinzième siècle, c'est-à-dire, de l'époque précise où les hérésies de Huss et de Luther ébranlèrent la foi catholique dans les âmes, les lois n'accordant plus ni protection, ni justice au peuple, le servage se généralisa, et l'état de la Pologne, quant à la position respective des diverses classes sociales, devint semblable à celui des autres

nations de l'Europe. Pour elle c'était reculer, car jusque-là la grande majorité de ses peuples avait été libre. Le peuple fut opprimé en Pologne comme il l'était partout ailleurs. La constitution du 3 mai, en décrétant la nobilisation successive de tous, commença son émancipation générale à la même époque où elle s'opéra chez les autres nations. La Pologne, qui, par l'origine et la foi de ses peuples, appartenait à la civilisation européenne, en avait suivi les phases. Composée, comme toutes les autres nations, d'éléments chrétiens et de barbarie, de civilisation et de corruption, son histoire ne peut se bien comprendre que dans l'ensemble de l'histoire générale. Un peuple ne se juge pas sur un idéal abstrait, mais sur la somme de lumière qui lui a été accordée dans chaque siècle et que l'on doit apprécier non-seulement par ses propres actes et institutions, mais encore par les actes et institutions des autres peuples avec lesquels il s'est trouvé en relation. La Pologne, ni sous le rapport de l'oppression du peuple ni sous aucun autre, ne craint la comparaison avec les nations de l'Europe. Dans les siècles où elle a mal fait, toutes les autres faisaient tout aussi mal, toutes étaient aussi coupables, si ce n'est plus coupables qu'elle devant Dieu, et aucune n'aurait eu droit de lui jeter la première pierre. A celui qui croit l'insulter en lui rappelant le souvenir du servage de ses paysans, il faut de-

mander depuis combien de temps ceux de sa nation sont libres, et comment leur sont venus la liberté et les droits. La Pologne, parmi ses lois, en eut d'oppressives par une suite de l'égoïsme inhérent à la corruption de la nature humaine; mais la généreuse tendance d'élever socialement ce qui déjà s'était élevé au-dessus du commun par son mérite ne s'y éteignit jamais, et se développe peu à peu jusqu'au désir et à la résolution d'arriver à l'égalité des droits civils et politiques par l'anoblissement de toute la nation. L'idée que le démembrement empêcha de réaliser se conserve dans la nation à l'état d'un libéralisme de conviction puisé dans la conscience. Les idées révolutionnaires n'y proviennent pas de la corruption d'une idée nationale : elles y sont apportées de France et des universités panthéistes de l'Allemagne, elles n'ont pas de racines dans le sol. La Pologne a subi deux jacqueries depuis un siècle. L'une et l'autre, loin d'avoir été des mouvements populaires, ont été préparées, commandées et soldées par des gouvernements légitimes, l'une en Ukraine l'année 1768, par Catherine II, qui y employa des Cosaques zaporogues envoyés de Russie à cet effet, l'autre en Gallicie l'année 1846, par le gouvernement de Metternich (l'empereur n'était qu'un fantôme), qui y employa les forçats dont on ouvrit les prisons, qui publiquement paya les têtes et récompensa par la décoration de la croix

du mérite et une donation dans la Boukovine le forçat Schela qui avait dirigé les bandes. Les massacres pourraient bien se renouveler encore par les mêmes causes et dans le même but. Un parti révolutionnaire d'au delà du Dniepr y prêterait volontiers les mains. Tout cela, ce ne sont pas les crimes de la Pologne, c'est son martyre.

Revenons à la Ruthénie. Dans le douzième siècle, les trônes des princes Rouriks, que n'appuient plus ni les boyards scandinaves passés au parti des vaincus, ni les nouvelles émigrations de Suède, chancellent dans tous les pays slaves. Moscou s'élève, et en face de cette grande ennemie de race étrangère qui s'annonce dès sa naissance par des guerres d'extermination, les peuples slaves resserrent les liens qui les unissent. Kyow, qui a refusé la sépulture dans ses murs aux restes mortels de Georges Dolgorouki, premier fondateur de l'État finnois, est pris d'assaut, brûlé, massacré par son fils André Bogoloubski. L'année suivante, les Novogorodiens remportent une grande victoire sur les Moscovites, et, en reconnaissance de la protection dont la sainte Vierge a couvert leurs armes, ils instituent une fête annuelle que les Kyowiens et les autres Ruthènes s'empressent d'adopter, considérant la cause des Novogorodiens comme leur étant commune. Dans la Ruthénie rouge, la position des princes scandinaves devient de plus en plus précaire. Les plus puissants s'y sentent si peu

affermis que l'un d'eux, Mscislaw, quoique vainqueur des Hongrois, leur cède volontairement sa principauté. Roman n'y règne qu'imposé par Lech le Blanc, de Pologne. Les Mongols cependant avaient étendu leur joug sur la Moscovie et sur tous les pays slaves où régnaient les Rouriks. Les princes ruthènes de cette dynastie leur avaient tenu tête, et vingt d'entre eux avaient trouvé une mort glorieuse à la bataille de la Kalga. Kyow se défendit héroïquement et succomba. Les Mongols avaient pour coutume de laisser les pays conquis aux princes régnants, sous la condition d'un tribut et sous la condition, plus dure et plus inacceptable pour des chrétiens, de les accompagner avec leurs armées comme auxiliaires dans leurs expéditions. Les princes scandinaves comprirent bientôt l'appui que pouvait donner cette puissance barbare à leurs trônes menacés. Ils se soumirent tous. Achetant par le plus honteux vasselage la protection du han et le secours de ses armées, ils forcèrent eux-mêmes leurs peuples à subir le joug. Le prince Alexandre Newski faisait couper les nez et les oreilles aux principaux Novogorodiens coupables d'avoir voulu résister; il allait lui-même à la horde dénoncer son frère André qui rêvait l'indépendance; les Mongols entraient dans la Moscovie, battaient André qui se retirait en Suède, et Alexandre revenait de la horde avec le titre de grand prince de Wladimir. Tous les

maux des guerres entre les princes, qui continuaient comme dans le passé, s'aggravèrent par la présence et l'appui des Mongols. Tantôt le han envoyait une partie de la horde incendier et saccager quelque pays chrétien, et les princes avec leurs armées prenaient part à l'expédition, combattant à côté des Mongols par obligation de vasselage; tantôt les princes se combattaient entre eux, menant à leur suite des nuées de Mongols qui ne demandaient qu'un prétexte d'invasion pour dévaster et piller. L'empire mongol était partagé en lieutenances; les lieutenants avaient sous leur commandement les baskaks, sorte de gouverneurs généraux des provinces; les princes vassaux formaient une troisième classe d'employés immédiatement soumis aux ordres des baskaks. La capitation fut établie, et, pour mieux répartir cet impôt par tête, deux fois dans le cours du treizième siècle eut lieu le dénombrement de toute la population, le clergé excepté. Sous prétexte de recueillir cet impôt, les princes scandinaves attachèrent les paysans à la glèbe, et le servage commença dans les Ruthènies, où, jusque-là, à l'exception d'un nombre limité d'hommes appartenant, non à la terre, mais à la personne des boyards, le peuple avait été libre. Le sort des nations slaves devint intolérable, la domination des Rouriks odieuse. Polock, le dernier soumis, fut aussi le premier à se libérer. Il élut pour souverain Towciwils,

fils de Mendog, prince de Lithuanie, de la dynastie d'Iziaslaw, anciens princes de Polock, exilés à Byzance lors de la conquête par les Rouriks, et rappelés presque aussitôt par les Lithuaniens. Cette principauté cherchait, dans son union avec la Lithuanie, une protection contre les Mongols et contre la dynastie des Rouriks, dont la soumission payée de faveurs appesantissait et légalisait le joug des barbares. Elle renforça l'élément chrétien, déjà si considérable dans l'État lithuanien. La prépondérance dès lors y appartint aux Slaves, et par le nombre et par la civilisation.

La Ruthénie rouge, profitant de l'affaiblissement de la puissance mongole, s'était volontairement donnée à la Pologne. Son exemple eût été suivi par les Ruthènes du Dniepr et de la Pripet; mais les Mongols étaient formidables encore dans leurs terres plus orientales : ils durent chercher la protection d'un voisin plus proche et plus puissant. Guedymin régnait sur la Lithuanie. Dlugosz et d'autres après lui ont prétendu que, né d'une famille obscure, il avait été écuyer d'un *certain* prince de Lithuanie. Cette opinion n'est pas admissible. La Lithuanie, païenne encore, vivait sous le régime des castes : elle n'eût pas souffert sur son trône un sang qui ne fût pas royal, et les puissants princes de Polock et des autres provinces slaves n'eussent pas reconnu pour suzerain un guerrier de basse ex-

traction. Le chroniqueur Pierre Duisbourg rapporte que Viten, père de Guedymin, était fils du prince Loutouver, qui régna jusqu'en 1291. *Lutuverus, rex Lethoviæ, hoc anno filium suum Vithenum cum exercitu misit, etc.* (Chron., p. 323.) Les archives de Königsberg possèdent l'original d'un acte officiel par lequel Guedymin confirme des priviléges accordés par *ses ancêtres* les princes de Lithuanie. S'il n'avait pas été de leur lignée, il eût dit *par ses prédécesseurs*. Quelques savants ont douté de l'authenticité de cet acte, par la raison que ce prince païen se sert de quelques formules chrétiennes et que l'on voit des anges gravés sur son seing. Ces circonstances donnent, au contraire, la plus haute preuve que l'acte est bien de Guedymin, descendant d'une famille qui s'est faite païenne par ambition, et qui, soit à cause de ses sujets chrétiens, soit par suite de traditions et d'habitudes, a conservé quelques traces extérieures de sa foi. Guedymin porte ses armes sur Kyow; il chasse les Mongols, maîtres des Ruthénies du Dniepr; à la bataille de la Pripet, il a pour adversaires des princes de la maison de Rourik qui combattent dans leurs rangs; il fait la conquête de la Ruthénie du Dniepr, mais sur les Mongols, non sur les Ruthènes. Si la nation, pour se défendre, avait fait cause commune avec les Mongols, la conquête eût été impossible; la disproportion des forces était trop grande. Dans tout le

cours du quatorzième siècle, il n'y eut pas de guerres nationales entre Lithuaniens et Ruthènes; jamais non plus, après la défaite des Mongols, les Ruthènes ne firent de tentatives pour se séparer des Lithuaniens. Las des Mongols et de la dynastie de Rourik, menacés par la puissance croissante de Moscou, les Ruthènes se donnaient volontairement à un prince qui les unissait à leurs frères de Polock. L'État lithuanien, ainsi agrandi, devenait un État ruthène chrétien, et la minorité proprement lithuanienne de ses habitants devait se trouver irrésistiblement entraînée dans le mouvement qui portait tous les Slaves lechites à l'union. Elle eut lieu bientôt par le mariage du grand-prince lithuanien Jagellon avec la reine Hedvige de Pologne. Cet acte fut le couronnement d'une tendance de quatre siècles. La nation lechite, *brisée*, selon l'expression d'un historien, par la conquête scandinave et mongole, et soumise en partie à une dynastie étrangère, retrouva son unité. Elle la retrouva si forte que, ni le génie de Witold, soutenu par la puissance de l'empereur d'Allemagne, ni les incessantes intrigues des princes de Moscou, ne parvinrent à la dissoudre. C'est que c'était bien des Slaves lechites qui s'unissaient aux Slaves lechites. Les Lithuaniens, nous le répétons, n'en formaient que la minorité. Vilna, Troki, Novogorod, étaient slaves. Jagellon, tout païen qu'il était, quoiqu'il sût le lechite, parlait ruthène, et les actes officiels de son gouvernement se dressaient en ruthène. Les Ruthénies, cependant, quoique soumises au même grand-prince que les Lithuaniens, firent, avec la Pologne, un traité séparé par lequel elles déclarèrent que, *nation libre, elle s'unissait à une nation libre; égale, à son égale.* Ce traité seul suffit à prouver que Kyow et les Ruthénies s'étaient données volontairement à Guedymin et n'avaient été disputées qu'aux Mongols. Une nation conquise n'eût pu faire de traité séparé, ni parler un langage aussi fier. Elle n'eût pu se dire libre, et les grands-princes de Lithuanie ne l'eussent pas souffert, si la violence avait été l'unique droit que leur aïeul leur eût légué sur elle. Ils ne contestèrent pas l'indépendance que les Ruthénies affirmaient. Les familles de la maison de Rourik et des maisons princières slaves renoncèrent spontanément à tout droit souverain pour entrer dans les rangs de la noblesse, dont ils ne se distinguèrent plus que par le titre de princes. Cette belle et nombreuse noblesse, qui descendait des boyards scandinaves, et de ces boyards slaves indigènes que s'étaient assimilés les conquérants, puissante déjà depuis six siècles, illustrée et rendue plus puissante encore par les familles princières qu'elle recevait dans son sein, devint une des principales forces de la Pologne, surtout contre la Moscovie, qu'elle connaissait mieux et redoutait bien plus que ne le faisait la noblesse de la Vistule. Elle lui

donna ceux de ses héros qui l'ont plus particulièrement aimée et servie contre les Moscovites et contre les Tatares. Elle lui donna les Ostrogski, les Czartoryski, les Rozynski, les Chodkiewicz, les Sapicha, les Kuncewicz, les Wisniowiecki, les Kisiel, les Sobieski, les Reytan, les Pulawski, etc., etc., et elle s'unit par tant de mariages à la noblesse de la Vistule, qu'il n'y a pas une maison noble ruthène ou lithuanienne qui ne soit cent fois apparentée à la noblesse de la Vistule, ni une maison noble de la Vistule qui ne soit cent fois apparentée à la noblesse ruthène. Aucun noble, sur la Vistule, ne peut dire que parmi ses ancêtres il n'y en eut pas qui parlèrent et écrivirent ruthène, et aucun noble ruthène ne peut dire que parmi ses ancêtres il n'y en eut pas qui parlèrent et écrivirent polonais. C'est la fusion de ces deux noblesses de même race, quoique portant chacune dans son caractère et ses habitudes l'empreinte des vicissitudes passées, c'est la fusion de ces deux noblesses qui fut et qui est la noblesse polonaise. Elles apportèrent chacune ses facultés spéciales et ses idées, les mêmes, quant au fond, mais envisagées sous d'autres aspects, et l'intelligence nationale y gagna doublement. La *Prawda ruska*, code de Jaroslaw Ier, qui n'avait été en vigueur qu'en Ruthénie et dont Moscou n'avait pas connu les bienfaits, ce code de lois vraiment européennes, qui avait relié la nation ruthène aux nations de l'Occident, était tombé dans

l'oubli ; mais les germes d'idées civilisatrices qu'il avait déposés dans les intelligences, développés et mûris, donnaient le statut de Lithuanie rédigé en idiome national ruthène par les descendants de ceux-là mêmes qui avaient formulé la Prawda ruska. Le statut de Lithuanie fut en usage même dans celles des provinces ruthènes qui, formant la frontière de la Moscovie, furent, durant des siècles, prises et reprises alternativement. On a soutenu que, si la noblesse ruthène était dévouée à la Pologne, c'est qu'elle n'était pas indigène et qu'elle avait afflué de la Vistule, ou que du moins elle s'était polonisée. L'affluence eut lieu plus tard, dans les contrées du midi. Elle fut de deux sortes. Celle des paysans vint de la Vistule ; le fait est trop récent pour pouvoir être mis en doute ; aucun écrivain russe sérieux ne le conteste. Celle des nobles vint principalement de la Lithuanie, c'est-à-dire des Ruthénies, comprises sous le nom politique de cette principauté. C'étaient des nobles ruthènes qui, d'une province ruthène peuplée, passaient dans une autre province ruthène plus fertile et plus riche, mais que les malheurs du temps avaient, en partie du moins, convertie en désert. Les livres héraldiques en font foi. La noblesse fut donc toujours et est encore indigène en grande majorité. Elle prodigua les preuves de dévouement dès les premières années de l'union, contre Moscou surtout et contre les Tatars, parce qu'elle était,

comme le peuple, lechite de race. Par les anoblissements, elle se recrutait incessamment dans le peuple, et représentait la nation à beaucoup plus juste titre que la noblesse de l'Occident ne représentait les nations de l'Europe. Elle participait directement au gouvernement, si bien que par elle le gouvernement de la Ruthénie était national, et ses actes officiels se rédigeaient en langue nationale. Les guerres qui, sauf quelques intervalles, durèrent soixante et dix ans, furent des guerres civiles dans toute la force de ce terme, des guerres entre Lechites et Lechites, entre Ruthènes et Ruthènes. Si on les dégage de leurs raisons accessoires et de leurs prétextes, oppression du peuple plus ou moins vraie, vengeance ou ambition personnelle des chefs, querelles religieuses, etc., ces guerres ont une haute signification. C'est la partie moins éclairée de la nation qui se laisse séduire par les caresses et les promesses de Moscou, intéressée à détruire, par un démembrement partiel, la puissance redoutable de la Pologne, et qui se laisse prendre à l'amorce de l'indépendance qu'elle ne craint pas de lui présenter, persuadée que, trop faible pour se maintenir, elle tombera sous sa loi dès qu'elle sera détachée de la Pologne. De l'autre côté, c'est la noblesse, gardienne-née des traditions nationales, plus éclairée, et par sa position mieux à même de connaître les convoitises, de juger les actes des États voisins, de

comprendre que rien n'égale le malheur d'une domination asiatique, et qui ne veut pas rompre le faisceau des nations lechites, car elle y voit l'unique moyen de salut contre le colosse ouralien qui grandit d'année en année. Elle est l'expression de cet instinct qui, dans l'espace d'un siècle, avait réuni les Lechites contre l'ennemi commun, le Mongol et le Moscovite, héritier de sa puissance. Elle est le rempart des Slaves et, par conséquent, de l'Europe contre l'Asie. La province dite petite Ruthénie se détacha définitivement. Elle sait maintenant la valeur des promesses de Moscou, et le Ruthène qui s'est accommodé de sa nationalité finnoise peut seul dire aujourd'hui que la noblesse du dix-septième siècle se trompait. Mais la noblesse parlait et parle le polonais, dit-on. La noblesse de la petite Ruthénie, depuis son annexion à la Russie, ses historiens, littérateurs et poëtes, qui, pour témoigner de leur patriotisme, ont déversé le plus de fiel sur le passé, ne parlent-ils et n'écrivent-ils pas le russe beaucoup plus que le ruthène? Il n'y a cependant ni liens du sang, ni convictions, ni tendances communes entre eux et la Moscovie, comme il y en avait entre la noblesse du Dniepr et celle de la Vistule. La noblesse changea de rite, dit-on encore, et par là se rendit étrangère au peuple. Il eût été à désirer que la noblesse demeurât ferme dans le rite gréco-slave, ainsi que l'avait tant recommandé le saint-siége. Malheu-

reusement elle avait passé en grand nombre, soit du catholicisme, soit du schisme, aux diverses sectes calvinistes. Retirée de ses erreurs par les prédications des ecclésiastiques latins, elle embrassa naturellement le rite de ceux qui l'avaient converti. Une autre raison encore l'entraîna au rite latin. Le latin, à cette époque, était dans toute l'Europe, non-seulement la langue scientifique, mais encore la langue de communication entre les diverses nations, à peu près comme le français aujourd'hui. Les leçons, dans les universités, se donnaient en latin afin qu'elles fussent comprises par les étudiants de tous les pays. Quiconque voulait puiser aux sources communes d'enseignement, participer au mouvement intellectuel, marcher dans les voies de la civilisation, devait, dès l'enfance, s'être rendu la langue latine familière; pour qui l'ignorait, l'Europe était fermée, et les hautes dignités de la république, qui exigent des relations avec les pays étrangers, devenaient inabordables. Il en résulte que la noblesse ruthène, qui marchait de pair avec la noblesse de la Vistule, et qui ne fut jamais en arrière de la civilisation de son siècle, habituée au latin, finit par mieux comprendre le service divin dans cette langue, devenue presque une langue vivante, que dans la langue slave-bulgare qui avait cessé d'être langue littéraire de ce côté du Dniepr, depuis que le ruthène national avait prévalu et était employé dans les actes

officiels. Ils inclinèrent donc au rite latin. Ils firent mal, répétons-le, et allèrent contre la volonté expresse du saint-siége. Quant à la langue, convenons que tout ce qui facilitait l'échange des idées, tout ce qui resserrait les relations avec l'Europe civilisée, apportait un avantage réel à la nation, et que, sous ce rapport, la langue latine était indispensable. La polonaise et la ruthène, on les savait ou on les comprenait dès l'enfance, c'étaient les langues nationales : parlées indifféremment dans telle ou telle province, selon qu'elle était masovienne ou ruthène, la loi les reconnaissait également. Les nobles changèrent de rite. Mais depuis quand le rite est-il un élément constituant de nationalité? Le rite est une forme, très-vénérable sans doute, car elle est l'expression d'une sagesse inspirée, mais enfin elle n'est pas le dogme. L'ordre hiérarchique du pouvoir spirituel en est un. Une communauté chrétienne qui transporte son obéissance de son chef propre au chef d'une communauté séparée change de religion. Les Ruthènes schismatiques relevaient du patriarche de Constantinople, après leur traité de protectorat avec la Russie; ceux de la rive droite du Dniepr se soumirent à celui de Moscou qui s'en proclamait indépendant, et, depuis la suppression de celui-ci, ils obéissent au synode dont la création ne remonte certes pas aux temps apostoliques et n'eut jamais d'antécédent. Ils ont quitté le schisme pour adopter

le schisme du schisme; de grecs ils sont devenus gréco-russes. C'est bien autrement grave que de changer de rite. Les petits Ruthènes, pour cela, pensent-ils avoir changé de nationalité? Ils devraient cependant le craindre à plus d'un juste titre. Les nationalités les plus diverses se sont développées en Europe dans le rite latin; le schisme gréco-russe est une religion politique qui n'a fait et ne peut jamais faire que des Moscovites.

Oui, encore une fois, la noblesse ruthène fut de tous les temps, elle est encore indigène et nationale ruthène, c'est à ce titre qu'elle fut et est encore nationale polonaise, car la Ruthénie a voulu l'union, et qui dit union dit communauté de tendances vers un même but; ce but, c'était et c'est encore la défense mutuelle contre les Mongols et les Moscovites. Elle a voulu l'union par une tendance de race rendue plus impérieuse par un danger permanent. Hors une seule province, elle a persévéré durant cinq cents ans, et le démembrement l'arracha violemment, mais elle ne se sépara pas de la Pologne. Or, excepté la province qui a préféré Moscou, qui dit Ruthénie dit Pologne.

Novogorod.

Novogorod était slave, elle suivit la tendance générale des peuples lechites. Elle aussi, au quinzième siècle, voulut se soumettre à Rome pour le spirituel et s'unir à la Pologne. Elle paya ce dessein de son existence. Les Moscovites n'y laissèrent pas pierre sur pierre. C'est aujourd'hui une misérable petite ville : de son ancienne grandeur, il ne reste plus que le souvenir.

Les Cosaques.

Les Cosaques ne sont pas de race slave. Ils forment une branche des peuples touranes connus des géographes sous le nom de Kirgiz-Kajsaks. Ce sont les Kasagues de l'empereur Constantin Porphyrogénète, les Kasaks de Nestor. Leurs tribus orientales furent longtemps confondues avec les peuples circassiens. Jusqu'au seizième siècle on donne aux Cosaques du Don le nom de Tscherkesses ou Circassiens, et le cabinet de Moscou, jusqu'à cette épo-

que, entretient ses relations avec eux en langue tatare. Au quinzième siècle, ils apparaissent sur le Dniepr. Un certain nombre d'entre eux forme une espèce d'ordre militaire dans les îles au delà des Cataractes, ce qui leur fait donner le nom de Zaporozces, Zaporogues. Leur domination s'étend vers les déserts environnants, principalement sur la rive orientale du fleuve. Ils se recrutent de Ruthènes, de Polonais et de fugitifs de toutes les nations qu'attire leur vie de licence et de rapines, ou qui cherchent parmi eux un refuge contre l'oppression et l'injustice. Daszkiewicz, Lanckoronski, organisent militairement tout le peuple cosaque, et ils rendent des services éminents sur cette frontière toujours exposée aux invasions. Ils cèdent les premiers à l'influence de Moscou et se font schismatiques. Dès lors ils deviennent de plus en plus dociles à ses insinuations et hostiles à la Pologne. L'usage prévalut dans les guerres civiles de donner le nom de Cosaques aux armées des Ruthènes qui voulaient se séparer de la Pologne, et par contre d'appeler *Lachy,* Lechites, les Polonais de la Vistule, la noblesse ruthène qui tenait tout entière pour l'union avec la Pologne, et généralement tout le parti de l'indivisibilité de l'État. Ces dénominations, parfaitement justes, semblent avoir le tort de donner le nom de deux différents peuples à ce qui n'était que deux partis dans le sein d'une même nation. Il n'en

est rien cependant. L'histoire, d'accord avec la tradition, ne nomme pas ces guerres civiles si longues guerres ruthènes : elle les appelle guerres cosaques, parce que les Cosaques en étaient les vrais moteurs; leurs intérêts particuliers, bien ou mal compris, le but; leur organisation militaire, le moyen. Leur influence entraînait les populations de quelques provinces ruthènes dans une voie antinationale, et apportait le déchirement dans le sein de la nation. Ils étaient un élément étranger par l'origine, les mœurs, le goût et les idées, rapproché seulement des indigènes par la langue qu'ils parlaient, ruthène sur le Dniepr, comme ils parlent russe sur le Don et l'Oural, et aussi par la religion en tant que s'étendait le schisme. Autour d'eux se groupaient les populations de leur voisinage immédiat, influencées par leur esprit remuant, et les mécontents de toutes les parties de la république, même des provinces mazoviennes. Ils furent ainsi le noyau de nombreuses et puissantes armées qui livrèrent de sanglantes batailles, assiégèrent et prirent des villes, traversèrent en long et en large les provinces ruthènes, s'en emparèrent quelquefois; mais ces provinces, à leur arrivée, ne s'insurgeaient pas contre la république, bien que les armées lechites, souvent défaites, n'eussent pu leur opposer de résistance. Le foyer de ces guerres était tout local, tout concentré dans les provinces proprement cosaques, car la

cause était, non pas ruthène, quoiqu'elle entraînât une partie du peuple, mais cosaque. Bien que mêlés, par les mariages, au sang des Ruthènes et parlant leur langue, jamais les Cosaques ne leur donnaient ce nom de *Cosaques*, et lorsque la petite Ruthénie, dont ils occupaient la plus grande partie, se détacha de la Pologne, ils ne stipulèrent de conditions avec Moscou que pour eux-mêmes. Dans la masse de la population petite-ruthène, ils sont encore facilement reconnaissables. Seuls en Russie, ils ne sont pas réduits au servage et conservent leur liberté individuelle au milieu des Ruthènes serfs. Sur le Don, où leur race est beaucoup plus pure, ils sont tous libres aussi. Il n'y a parmi eux d'attachée à la glèbe que cette partie de la population agricole que l'on nomme proprement krestiani (chrétiens), c'est-à-dire serfs. Ceux-ci sont d'origine slave.

La petite Ruthénie.

On nomme ainsi les pays de la rive orientale du Dniepr qui forment aujourd'hui les gouvernements de Tschernigow, Pultawa, Charkow et Ekaterinoslaw. Ils ont été et sont encore peuplés de Slaves, Ruthènes et, depuis le quinzième siècle, de Cosaques.

Ces derniers occupaient spécialement les territoires de Tchernigow et de Pultawa. Dès la fin du quatorzième siècle, par un libre consentement des peuples, le roi de Pologne était, en titre et en réalité, prince de toutes les Ruthénies. Le grand-prince de Moscou, qui n'en possédait pas une seule, prit celui de czar de toutes les Russies. Par Russies il entendait Ruthénies. Les conquêtes ne réussissant pas de ce côté, la cour de Moscou commença cette guerre d'astuce et d'intrigues dont le dernier acte fut le partage. Elle fit surtout la propagande du schisme afin d'avoir un prétexte d'intervention pour des coreligionnaires, persuadée d'ailleurs que tout ce qui se détacherait de Rome deviendrait plus facilement sa proie. Elle attira les guerres civiles et religieuses. Une lutte sanglante dura soixante et dix ans entre la Pologne et les Cosaques qui avaient entraîné, par leur exemple, les provinces ruthènes plus voisines. Insubordination militaire, incursions sur le territoire ottoman qui attiraient des invasions terribles, violences contre le clergé gréco-catholique, dont plusieurs métropolitains à Kyow furent chassés de leurs siéges; relations clandestines et coupables avec les czars de Moscou d'un côté, oppression du peuple par les seigneurs et déni de justice de l'autre, des deux parts traités violés, massacres et cruautés, voilà le triste tableau de ces années néfastes. C'était à peu près l'époque de la guerre de trente ans, et ni

la Pologne ni les Cosaques n'étaient plus civilisés que le reste de l'Europe. Il y eut cependant beaucoup d'exagérations dans les récits qui eurent cours un siècle plus tard. Catherine II fomentait la guerre en Pologne, elle poussait de tout son pouvoir à une jacquerie. Koniski, archevêque schismatique en Pologne, sa créature, répandait, pour exciter les passions populaires et quelquefois seulement pour soutenir le rôle de libératrice qu'elle voulait jouer, les mensonges les plus effrontés, les plus ridicules sur les faits contemporains, et à plus forte raison sur ceux du passé. Son histoire de la Ruthénie fut copiée par Bantysz Kaminski, Markiewicz et d'autres écrivains ruthènes, toujours, remarquons-le bien, en langue russe et dans une intention peu déguisée d'adulation pour la cour de Pétersbourg. Les uns, par flatterie pour le gouvernement russe, les autres, dans la pensée d'exalter l'esprit d'indépendance, répétèrent les fables les plus invraisemblables et les plus monstrueuses. Il n'est pourtant pas besoin, hélas ! d'inventer des atrocités comme le supplice du taureau d'airain, ou les tortures publiques infligées de par la loi à de pauvres femmes coupables de pleurer et de crier à la vue du supplice de leurs maris, etc. L'époque est assez sombre sans cela, et riche en atrocités de ce genre. Quelque furieuses qu'aient été les passions, elles n'allaient pas jusqu'à faire oublier aux peuples leur origine commune et à faire

désirer à la Ruthénie une annexion à la Moscovie. A chaque entr'acte de la guerre civile, s'il se trouvait une occasion de combattre le Turc ou le Moscovite, qui cependant les appuyaient dans leurs différends avec la république, les provinces hostiles naguère faisaient cause commune avec la Pologne. Bohdan Chmielnicki rêva pour lui-même la couronne de Ruthénie. Moscou lui promit sa protection. Entre beaucoup d'autres promesses, elle lui faisait celle de reconnaître la dignité de hetman pour héréditaire dans sa maison. Cette clause, qui aplanissait à Chmielnicki le chemin à la royauté, offensait le peuple dans ses droits d'élection ; il se vit forcé de la rejeter publiquement. Toutes ses négociations secrètes avec le czar Alexis furent jugées très-sévèrement, et, quand vint le moment de choisir entre le protectorat de la Pologne, de la Turquie et de la Moscovie, le clergé schismatique se prononçant hautement et avec persévérance pour la Pologne, tout le parti jeune et actif pour la Turquie, Chmielnicki dut renoncer à son dessein. Il lui fallut encore une année d'intrigues et de grands frais d'éloquence pour parvenir à faire signer non pas un traité d'union, jamais la Ruthénie n'y eut consenti, mais un traité de protectorat qui lui laissait presque toute son indépendance, et calqué de tout point sur celui qui garantissait les droits nationaux des Moldaves et des Valaques vis-à-vis la Porte otto-

mane. Encore « le clergé ne se soumit-il que forcément, » disent les écrivains même les plus hostiles à la Pologne. Cette opposition du clergé schismatique, qui ne veut pas se séparer de la Pologne, est-elle une réponse assez éclatante aux accusations de persécution religieuse qui ont tant retenti contre elle? Voici les principaux articles du traité de protectorat conclu à Periaslaw en 1654, qui donnait à Moscou les Ruthénies des deux rives du Dniepr :

« Les Cosaques (remarquons qu'ils ne se donnent pas le nom de Ruthènes; en effet, Chmielnicki et les Cosaques seuls décidaient de la chose publique), les Cosaques conserveront leurs droits et priviléges; ils se gouverneront eux-mêmes selon l'usage reçu dans leurs assemblées, et aucun employé de l'État moscovite n'a droit de se mêler aux dispositions qu'ils prennent.

« Ils seront jugés par les anciens selon leurs lois nationales.

« Le patriarche de Moscou n'aura aucun droit sur le clergé.

« Ils choisiront leur hetman, qui sera confirmé par le czar, mais qui aura le droit de recevoir les ambassades étrangères, sauf à lui en donner avis, et de récompenser les services rendus par des donations de terre.

« De leur côté, les Cosaques s'engagent à entretenir une armée de 60,000 hommes au service du czar. »

A peine ce traité signé, Chmielnicki comprit le mal qu'il avait fait. Sur son lit de mort il conjura ceux qu'il avait entraînés de revenir à la Pologne, et quatre ans après, en 1658, le traité de Hadiacz déclara que la république de Pologne, Lithuanie et Ruthénie, reprenait son ancienne unité sous un seul et même roi de Pologne. Il ne reste à la Moscovie que la petite Ruthénie où dominait l'élément cosaque. Celle-ci demeura soumise à son protectorat aux conditions du traité de Periaslaw confirmé et ratifié par tous les czars et czarines jusqu'à Nicolas Ier exclusivement, qui, en montant sur le trône, avait le dessein arrêté de détruire, en Ruthénie ainsi qu'en Pologne, jusqu'aux derniers vestiges de tout droit et de toute garantie.

La lamentable histoire de la petite Ruthénie commence cependant dès la conclusion du traité de Periaslaw. A peine signé, ses clauses sont violées, et les petits Ruthènes font des efforts inutiles pour rompre les chaînes qu'ils se sont eux-mêmes forgées. Doroszenko, refusé par la Pologne qui craint de s'attirer une guerre avec la Russie, soumet les pays qu'il commande à la Turquie. Mazeppa essaye de secouer le joug, et, quoique tous les Cosaques ne participent pas à sa tentative, la main de fer de Pierre Ier s'appesantit sur tout le pays. Les habitants de Batouryn, de Glouchow et d'autres villes sont massacrés. Pierre Ier, d'après Koniski, ce serviteur

zélé de la cour de Pétersbourg, était persuadé que non-seulement ceux qui avaient suivi Mazeppa, mais toute la race des petits Ruthènes, haïssaient les Moscovites, et il agissait en conséquence. « On ose à peine, « dit-il, marcher sur cette terre malheureuse, tant « elle est imprégnée de sang innocent. » Il n'y eut pas d'outrage et de mépris dont ce peuple ne fût abreuvé. « Pierre, un jour, ayant fait venir de Saxe « un troupeau de moutons mérinos, et ces ani- « maux ayant péri faute de soins éclairés, une « exécution en masse fut ordonnée. Ils sont con- « damnés, porte l'arrêt, pour manque de bienveil- « lance envers le souverain, ainsi que le témoigne « la perte de tant de beaux moutons et de brebis « de Silésie confiés aux soins des petits Russiens, « et qui ont péri par le mauvais vouloir et les mau- « vaises intentions des officiers qui ne rêvent que « leurs diètes et assemblées électives, dangereuses « et inutiles. » Un ukase de Catherine réduisit le peuple au servage, et, à l'avénement de Nicolas, la petite Ruthénie, séparée de la Pologne depuis cent soixante-dix ans, dépouillée de ses droits et assimilée en tout aux autres provinces de l'empire, n'avait plus conservé, de son organisation passée, que le statut de Lithuanie quant à sa partie civile (le droit criminel était depuis longtemps remplacé par la procédure secrète), qu'on lui avait laissé, ainsi qu'aux provinces démembrées de la Pologne. Elle

avait eu le sort de tous les pays slaves tombés au pouvoir de la Moscovie : elle était anéantie.

En 1830, la guerre de l'indépendance éclata sur la Vistule. Elle pouvait bien avoir un contre-coup sur le Dniepr : le gouvernement russe eut recours à la tactique essayée en 1812. Alors c'était l'Antechrist qui venait détruire la vraie foi et la puissance du czar : cette fois c'étaient les Lechites et les Jésuites qui avaient juré leur perte. Les popes dans les chaumières, les employés du gouvernement dans les maisons des propriétaires, excitaient à l'exécration des Polonais contre lesquels le czar appelait ses fidèles Cosaques. Aux soldats réunis au son du tambour on racontait les fables les plus inouïes, qu'ils portaient ensuite dans les villages de leurs cantonnements. On fit du Polonais la personnification de toutes les légendes du pays sur les brigands et les vampires. Tout servait d'occasion à ces récits : on n'allumait plus un brasier sans faire la commémoration de Nalewajko rôti et grillé sur un bûcher à Varsovie (décapité au dix-septième siècle). Cette propagande dura surtout de 1832 à 1837, c'est-à-dire tant que l'on craignit une conflagration européenne. Elle réussit au delà de toute espérance. Un parti qui arbore le drapeau de l'indépendance de la Ruthénie profita de l'encouragement offert, et la littérature dite littérature moderne de la petite Ruthénie prit naissance. Elle n'est qu'un long cri de

haine et de sang. Soixante-dix ans de guerres acharnées n'avaient amassé ni autant de préventions ni autant de fiel qu'elle en accumula en quelques années de travail diabolique. Elle alluma une fureur rétrospective pour des événements monstrueusement défigurés, et qui, dans leur éloignement de deux cents ans, frappaient les imaginations d'une ivresse fantasmagorique. Elle éveilla la soif du sang, habitua aux idées de massacres; des membres de ce parti prêchèrent ouvertement la jacquerie aux paysans des Ruthénies polonaises. Ce fut, pour les Ruthènes polonais restés fidèles aux traditions nationales, un spectacle d'étonnement et de douleur. Les générations qui avaient lutté dormaient depuis longtemps dans la poussière que foulent les ennemis communs; des générations plus proches avaient mêlé leur sang sous les murs de Vienne; la confédération de Bar, cette croisade contre Moscou, avait eu la Ruthénie pour principal foyer. Sous le couteau de Zélezniak, envoyé par Catherine, des milliers de Ruthènes avaient scellé de leur sang leur dévouement à l'unité nationale. Moscou les avait fait égorger parce qu'elle n'avait pu leur faire adopter le schisme et les dénationaliser, parce qu'ils conservaient les traditions séculaires, continuaient les luttes de leurs pères, et restaient ce que les Ruthènes avaient toujours été : Lechites d'origine et de tendances. La constitution du 3 mai, qui élevait

tout le peuple à l'égalité de droits, décrétée et promulguée par la noblesse réunie de Pologne, Lithuanie et Ruthénie, n'était-elle pas une consécration des liens anciens, un dernier embrassement avant le naufrage, un dernier témoignage de confiance que la justice divine, quand même elle permettrait une séparation temporaire, les unirait un jour comme ils avaient été unis durant tant de siècles, comme ils l'étaient et le seraient toujours par les liens du sang et par les idées ? Si la petite Ruthénie n'y a pas eu ses représentants, à qui la faute? La Moscovie, qu'elle a préférée, lui a-t-elle donné plus d'amour ? Le nombre des nobles, c'est-à-dire de ceux qui jouissent de droits civils et politiques, va-t-il en augmentant? Il était de un sur dix dans les Ruthénies polonaises, il est de un sur cent trente-cinq en petite Ruthénie, le nombre de ceux qui ont quelque ombre de droits civils, car, de droit politique, on n'en parle même pas dans l'empire de Russie. Le peuple y est-il moins opprimé? Dans les Ruthénies polonaises, les nobles, que ce parti prétend être étrangers, n'ont jamais accepté de fait que le tiers du bénéfice que la loi russe leur accordait sur le paysan. Généralement, hors le cas d'abus, le laboureur y fait ses trois jours de corvée par *feu* et non par *tête;* ils n'ont jamais admis ni l'esclavage domestique, ni l'impôt sur l'industrie qui en est la suite, ni le revenu du louage des ouvriers.

S'il y a une exception à cette règle volontairement et généralement admise, c'est dans les parties de la Ruthénie blanche où la noblesse commence à mieux parler le russe que le polonais. Les nobles de la petite Ruthénie, qui se disent exclusivement Ruthènes, bien qu'ils soient, pour la plupart, de la même origine que les nobles des Ruthénies polonaises, n'ont pas allégé le poids de la loi russe au peuple : ils le pouvaient cependant tout comme les autres.

Comment viennent-ils donc, eux qui oppriment davantage, exciter, sous prétexte d'oppression, les Ruthénies polonaises à la haine et au massacre de leurs frères? Que leur avons-nous fait et que nous veulent-ils? pensaient les Ruthènes polonais. Il y en eut qui soupçonnèrent toute cette frénésie de haine débordée, à l'occasion de la propagande gouvernementale dans une classe trop éclairée pour avoir pu en être réellement influencée, de n'être qu'une manœuvre du parti révolutionnaire, vulgairement appelé *rouge*, pour lequel les souvenirs d'il y a deux cents ans, le rite latin, l'union religieuse de Brzésc, la langue polonaise, etc., etc., ne sont que des prétextes pour déposséder la noblesse de la rive occidentale du Dniepr : « Ote-toi pour que je m'y mette. » Quoi qu'il en soit, ce parti revendique la nationalité pour lui seul, renie toutes les gloires nationales dès qu'elles n'ont pas été au service de sa cause ; il

ne cherche d'aliment vital que dans les haines, ne puise le sentiment de son individualité distincte que dans l'aversion de tout ce qui caractérise la civilisation européenne. Impuissant à tout puiser en lui-même, il préfère emprunter à la civilisation asiatique de Moscou. L'unique voix dans les Ruthénies polonaises (dénuée cependant de tout accent sanguinaire) qui fait écho à ce parti est celle d'une poignée de prêtres grecs unis, à Léopol en Gallicie, dont le patriotisme antipolonais, doublé d'une défiance peu catholique pour le rite latin, est depuis longtemps couvé par les sympathies intéressées du gouvernement russe, dont le journal en langue ruthène est publié aux frais de ce gouvernement, et dont tous les efforts tendent à remplacer les alphabets cyrillien et latin par l'alphabet russe, ce qui est une étrange manière de sauvegarder la nationalité ruthène. De tous ces faits, ne résulte-t-il pas avec évidence que le mouvement n'est et ne peut être national, même dans la province où il est le plus violent, et qui, il y a deux cents ans, a prouvé son hostilité en se donnant à la Russie?

A côté de la littérature ruthène en langue russe a surgi une littérature ruthène en langue polonaise, et certes nulle nation, dans aucune langue, n'entendit des accents d'un tel amour. Il embrasse tous les partis, même celui qui erra, haït, et se détacha. Comme ce parti recherche les fautes des Ruthènes

polonais, ainsi les Ruthènes polonais recherchent les services rendus par ce parti à la bonne cause et payent les injures en chants de gloire. Pas une page de cette littérature n'est souillée de haine. De l'abondance du cœur, dit l'Évangile, la bouche parle.

Nicolas Ier s'était imaginé que l'amour de la Moscovie croîtrait à raison de la haine pour la Pologne : il s'était trompé. A force de chanter Chmielnicki, on s'était remémoré le traité de Periaslaw : à force de se lamenter sur les injustices vraies et supposées d'il y avait deux cents ans, on sentait douloureusement celles d'aujourd'hui. Les chants ne parlaient plus seulement des Polonais. Le czar sévit. Il défendit les journaux en langue ruthène.

Vint l'année 1840. Un nouvel ukase parut. Il disait : « Il a été prouvé que les habitants de nos « gouvernements occidentaux, Vilna, Grodno, etc. « (il nomme les provinces démembrées), sont de « même race que les habitants de la grande Russie; « que des malheurs temporaires de notre patrie ont « été cause de la domination des Polonais dans ces « gouvernements ; qu'ils y ont introduit les élé- « ments étrangers à la loi nationale, connus sous « le nom de *statut de Lithuanie* et de *constitu- « tion*. Aujourd'hui que la Providence a rendu l'u- « nité à notre empire, nous considérons comme un « devoir d'abolir, dans ces gouvernements de notre « empire, ces lois étrangères, et de les remplacer par « les lois nationales russes selon le *Swod Zako- « now*, etc. » (Recueil d'ukases fraîchement rédigé). Le statut de Lithuanie devait être aboli dans toutes les provinces qu'il avait régies, y compris la petite Ruthénie. Celles qui avaient formé la Pologne jusqu'au partage laissèrent en silence s'accomplir l'œuvre de destruction. Personne ne protestait, quand, en 1842, parut un autre ukase; il disait : « Il « a été prouvé que le code nommé *statut de Li- « thuanie* est depuis fort longtemps en vigueur « chez les petits Russiens. Nous, considérant que « ces lois sont fortement enracinées dans les usages « de cette nation, conformément à ses désirs, nous « confirmons à la nation petite russienne des gouver- « nements de Tschernigow et de Pultawa la liberté « de faire usage, dans les juridictions, des lois du *sta- « tut de Lithuanie*... pour nous et pour nos succes- « seurs. » Que s'était-il donc passé dans le cours de ces deux années, pour avoir fait reculer la volonté du czar? — Les petits Ruthènes sont Lechites; ils ont beau s'exciter à la fureur contre le passé, ils ne peuvent changer ce fait, que ce qu'ils ont de civilisation réelle s'est développé des mêmes germes, aux mêmes époques et sous l'influence des mêmes idées que la civilisation des autres Lechites. Ils ne peuvent pas changer leur nature, qui les portera toujours aux idées slaves plutôt qu'aux idées finnoises ou tatares, et des mêmes lèvres qui insultaient au

passé, et prononçaient des paroles de sang contre leurs frères reniés, ils demandaient à conserver les lois que la sagesse de leurs ancêtres avait décrétées à l'époque où ils savaient, et disaient, et prouvaient que les Ruthènes étaient Lechites, dont la patrie commune a le nom *Pologne*.

Il est possible que deux cents ans d'influence directe et sans contre-poids de l'élément finnois et tatare aient façonné les esprits de telle sorte que les petits Ruthènes ne puissent plus former une unité nationale avec la Pologne; mais il est certain que plus cette influence diminuera, plus l'esprit national, abjurant la vie factice qui ne consiste qu'en négations de toute sorte, reprendra son état normal; plus il sera lui-même, plus il reviendra aux idées de sa race lechite. Les passions s'usent, la communauté de race demeure. L'arbre ne porte ses fruits que selon la semence dont il vient. La petite Ruthénie en progrès, c'est la Pologne, car la Pologne, comme la petite Ruthénie, est lechite; et elle représente le grand devoir et le grand labeur national. Dans le passé comme dans l'avenir, *Pologne* est le nom du faisceau des forces vives lechites, réunis pour le développement de la civilisation nationale et pour sa défense contre la pression mortelle de la barbarie du Nord.

Une fusion des nations slaves avec les Moscovites est-elle donc impossible? — Oui, elle est impossible.

Une fois tombées en leur puissance, si elles ne recouvrent leur indépendance, elles n'ont que le choix de la mort, la mort du corps ou celle de l'âme.

Les Moscovites se distinguent des nations européennes par leur race ouralienne, par le génie de leur civilisation mercantile, et par leur barbarie morale qui tient à une cause peu remarquée jusqu'ici.

Toutes les nations de l'Europe, avant de s'être divisées en sectes, ont, durant des siècles, appartenu à l'unité de l'Église; les hérésies et les schismes, bien qu'ils aient de tout temps existé, ne séparent que la minorité des populations. De là ce fond d'idées communes, qui va, par le progrès du rationalisme, c'est-à-dire de l'isolement intellectuel, s'altérant de jour en jour, mais qui est loin d'être épuisé tout à fait. La Moscovie, païenne ou mahométane encore au treizième siècle, après quelque oscillation entre le catholicisme et le schisme, avait déjà, au quinzième, consommé la séparation. Les idées qui font l'apanage commun de toutes les nations chrétiennes, n'eurent donc pas le temps d'y prendre racine, de façonner la conscience individuelle et nationale, et c'est ce qui constitue son incurable barbarie morale. La législation européenne, si on la lui imposait, n'y remédierait pas : car, ne portant, par sa nature, que sur les actes extérieurs, elle resterait à l'état de lettre-morte, comme certains ukases rédi-

gés dans une intention de justice, qui deviennent vexatoires ou absurdes dans l'application par le défaut de rectitude dans la conscience publique. Le sens moral n'y est développé dans aucune classe de la société, pas même dans celle qui participe au mouvement intellectuel de l'Europe. Le mal, en tant qu'utile, y a droit de cité, et s'accomplit avec le plus naïf cynisme partout où l'on espère l'impunité. On craint un peu le blâme de l'Europe que la presse rend public, car l'amour-propre, cette fleur de l'égoïsme, y est d'autant plus vivace que le sentiment de justice y existe moins; mais on compte trop sur le mensonge pour qu'il puisse servir de frein, et le mépris des honnêtes gens, s'il ne se trahit pas dans les salons, ne touche guère. Le respect de la loi de Dieu, comme mobile d'action, y est parfaitement inconnu; la conscience y est morte. Au service de ses instincts brutaux, elle a tous les moyens empruntés à la civilisation intellectuelle de l'Europe. Toute puissance morale l'épouvante, et elle la brise comme un obstacle; de là tant d'efforts pour abrutir les nations tombées en son pouvoir. Ces nations se sentant entraînées dans des voies que leur conscience réprouve et reculer vers la barbarie, leur partie saine résiste par un sentiment intime du devoir en toute occasion de vie publique et privée, préférant la persécution et la mort à la dégradation morale. Aucun peuple de l'Occident ne s'est jamais

trouvé dans une position analogue, si ce n'est les Espagnols peut-être, lors de la conquête de leur pays par les Maures. Celle des peuples chrétiens sous la domination ottomane n'en approche pas. Pour l'atrocité des moyens, le gouvernement de Moscou ne le cède en rien à celui de la Porte. Depuis quatre-vingts ans, les massacres de Houman, de Praga, d'Oszmiana, ont fait plus de victimes que les massacres de Syrie, de l'île de Chio et les autres, sans compter les enfants enlevés, les colonies forcées dans les steppes, l'extermination réglée par un recrutement hors de toute proportion de la noblesse pauvre, nommée par le gouvernement *jedno dworce*, etc., etc. Les événements récents de Varsovie, la circulaire de Mouchanow, les marques d'approbation dont cet employé est comblé à Pétersbourg, prouvent que l'ère des massacres par ordre est loin d'être fermée; et pourquoi le serait-elle? Le massacre est utile, et le sens moral n'existe pas dans les classes influentes. L'oppression, en Turquie, étant toute matérielle et ne touchant, en aucune sorte, ni à la foi religieuse, ni à la langue qui en conserve les enseignements, ni à l'éducation, ni à la famille par un exil systématique de la jeunesse militaire à des milliers de lieues de ses foyers, y est beaucoup moins démoralisante. La justice, en Russie, ne s'accomplit qu'en tant qu'elle peut devenir une arme d'oppression. La récente émancipation

des paysans en est une preuve frappante. L'empereur Nicolas faisait des règlements pour adoucir la condition des serfs... mais seulement dans les provinces polonaises, où leur sort, comparativement au reste de l'empire, était si doux que, dans bien des localités, les nouveaux règlements de l'empereur, rédigés pourtant dans une intention libérale, l'aggravèrent au lieu de l'alléger. Le motif de cette sollicitude impériale était hautement avoué par les employés, par le gouverneur général Bibikow spécialement. Il importait d'appauvrir la noblesse polonaise. Sous le règne d'Alexandre II, presque toute la noblesse russe refusa son assentiment à l'émancipation ou ne l'accorda qu'à la condition de garanties constitutionnelles pour elle-même. La noblesse polonaise prononça la première le mot d'émancipation, et en demanda l'acte comme une mesure de justice qui ne se marchande ni ne se vend. A cette époque on a souvent parlé, dans les journaux étrangers et les brochures, des délibérations qui auraient eu lieu dans les assemblées de la noblesse polonaise au sujet de *l'émancipation*. Le terme était mal choisi. On ne discutait pas sur l'émancipation, car on était unanime sur ce sujet. Il ne fut jamais question un seul instant du rachat de la liberté individuelle. Toutes les délibérations portaient sur le fermage et sur la manière d'assurer une propriété foncière aux paysans. Par un rescrit

de l'empereur, l'acte est promulgué. Il promet la liberté à tous, et donne des règlements divers pour les provinces polonaises et la petite Ruthénie d'une part, pour les provinces russes de l'autre. La différence du sol et celle des usages séculaires rendaient cette mesure nécessaire. Les provinces polonaises sont fières du lot qui leur est échu en cette circonstance; mais les règlements, pour les provinces russes, donnent-ils réellement la même somme de liberté et de bien-être aux paysans du Volga qu'à ceux du Dniepr? Évidemment non. La position exceptionnelle des nations lechites en face d'une barbarie morale qui n'est pas seulement un degré moins élevé de la civilisation morale de l'Europe, mais une absence totale de ce qui en constitue le fond; leurs suprêmes efforts pour conserver une civilisation chrétienne : voilà toute leur histoire dans le passé, dans le présent et sans doute dans l'avenir.

Mais si la Russie se faisait catholique, les difficultés s'aplaniraient; la fusion serait-elle encore impossible? Oui, elle serait impossible.

Le catholicisme ne détruit pas les nationalités : il les conserve dans leur intégrité, et les unit seulement des liens de la charité et de la paix. Ceux qui considèrent un acte officiel d'union avec l'Église comme le complément et le couronnement de la foi en Russie s'appuyent sur des données fausses. A les entendre, la foi des Moscovites est celle de leurs livres litur-

giques, toute catholique, hors un seul point du dogme et hors la reconnaissance du successeur de saint Pierre pour chef spirituel. Il en était ainsi il y a trois cents ans : peut-être il n'en est plus de même aujourd'hui. Le schisme a suivi la voie de toute communauté séparée de l'Église : le trésor de sa foi est allé s'épuisant. Le schisme, parmi ses dogmes, affirme la *présence réelle.* Est-il rare de rencontrer en Russie des popes *éclairés* qui vous disent que cette croyance est pour le peuple, et que, quant à eux, ils l'entendent *spirituellement?* Croyaient-ils à la *présence réelle,* ces papes et ces employés qui faisaient ouvrir de force la bouche aux paysans catholiques unis pour recevoir la communion qui devait les inféoder à la religion de l'État? Ainsi du reste. L'acte d'union à l'Église, fût-il signé par l'empereur et par le synode, ne serait encore qu'un espoir et un commencement de conversion. Son importance consisterait dans la liberté qu'il donnerait aux missionnaires de prêcher, et dans l'envoi de jeunes ecclésiastiques dans les séminaires catholiques. De là à la conversion vraie des classes influentes il y a loin, plus loin encore à la transformation des idées nationales dans ce qu'elles ont de païen et de barbare. Longtemps encore même après la signature de l'acte d'union, la Moscovie demeurerait en arrière des nations restées toujours, ou du moins plus longtemps, fidèles à l'enseignement de l'Église. Il est contre la raison et contre le droit naturel qu'une nation relativement barbare soit préposée à la conduite des nations plus avancées dans la civilisation, que ce soit elle qui marque le but, choisisse les alliances, désigne les ennemis. Les convictions religieuses et nationales ne se concentrent pas dans le cercle étroit de la vie privée : elles rayonnent dans la vie publique et dans les rapports extérieurs avec les autres nations. Les peuples ont droit à la liberté de conscience politique, comme les individus ont droit à la liberté de conscience civile. Ils y ont droit, parce que, par le fait même de leur existence, ils ont le devoir de peser dans la balance des événements par le témoignage extérieur de leurs convictions. L'indépendance est l'unique garantie possible de la liberté de conscience politique des peuples : c'est pourquoi elle est leur bien le plus précieux, celui pour lequel ils versent leur sang sans se lasser. Cette garantie, les peuples lechites n'y renonceront pas, quand même la Moscovie signerait l'acte d'union avec l'Église catholique.

Le projet d'un partage de la France a été, comme on le sait, agité entre les souverains coalisés. Si Dieu, dans sa colère, avait permis cet épouvantable malheur; si le nord de la France était aujourd'hui livré à l'Angleterre, ses provinces de l'est à la Prusse, celles du midi à l'Autriche ou au Piémont, sous pré-

texte que le provençal contient des mots italiens; si d'un bout de la France à l'autre s'étendait sur elle le régime de l'Irlande; si, en place de ses lois abrogées, elle n'en avait plus que d'étrangères à ses mœurs, exprimées dans des langues étrangères; si ses enfants, revenant des écoles au foyer paternel, n'y comprenaient plus le langage de leurs mères, que répondraient-ils à ceux qui viendraient, les yeux levés au ciel leur dire : Oh! vous êtes catholiques! oui, vous êtes catholiques! Si l'Angleterre se convertissait, vous ne voudriez plus être qu'Anglais, n'est-ce pas? vous dévouer tout entiers à la puissance anglaise! Que répondraient-ils aussi à ceux qui leur diraient : Vous avez le bonheur d'être incorporés à un État constitutionnel; quoi! vous pouvez encore vous souvenir de votre passé, tenir à votre langue, à votre nationalité, désirer votre indépendance, ingrats!

Que répondraient les Français?

Ce qu'ils répondraient, les peuples lechites le répondent aujourd'hui, et, à défaut de justice humaine, ils espèrent en Dieu.

Pourquoi les peuples lechites renonceraient-ils à leur indépendance? Où serait l'avantage de leur fusion avec Moscou? Pour eux-mêmes il est clair qu'ils ne gagnent rien à se ranger civilement et législativement sur la ligne des Finnois, Tatares, Calmouks, Bachkirs et autres peuples asiatiques qui

composent l'empire russe. Pour l'Europe, il est clair aussi qu'elle ne gagne pas à l'érection d'une monarchie compacte, toute militaire, qui s'étendrait de l'océan Pacifique à la Vistule et à l'Oder. En faveur de quoi et de qui se ferait donc l'immense et coupable sacrifice de la nationalité lechite? Ce ne serait pas au profit d'un principe. La Russie n'en apporte point d'autre que celui de l'intérêt matériel servi à tout prix. La Pologne, disent quelques-uns, doit s'unir à la Russie comme l'âme s'unit au corps, la vivifier et tourner au profit du bien les forces qu'elle emploie au mal. Dérision! que peut donner la Pologne de plus que l'exemple de son long martyre? L'Irlande, incorporée depuis tant de siècles à l'Angleterre, la Grèce à la Turquie, ont-elles modifié les idées de leurs oppresseurs? Il ne suffit pas de présenter la lumière : il faut encore qu'elle soit reçue. Dieu même ne violente pas la liberté humaine; il la laisse agir et porter ses fruits de vie ou de mort, selon la voie qu'elle a choisie.

A qui donc, encore une fois, profiterait la fusion des nations lechites avec Moscou? A la barbarie dont elle doublerait les forces et qu'elle rapprocherait de l'Europe. Il ne peut donc en être sérieusement question. Il faut que les peuples reprennent leurs limites naturelles. La part de puissance légitimement due à la Russie est grande; sa mission en Asie est importante et belle; sous le rapport maté-

riel, elle n'a rien à envier aux autres nations. Les liens iniques qui l'attachent à la Pologne, s'ils se brisaient, la rendraient au courant naturel de son génie. La Pologne ne demande pas de nouvelles possessions : elle veut ses anciennes frontières, telles que le démembrement les a trouvées, telles qu'elles existaient depuis cinq cents ans, reconnues par toutes les puissances, y compris la Moscovie. Elle ne renoncera à aucune de ses provinces sur des allégations de nationalité moscovite inventées depuis vingt ans, comme une manière de marchander une restitution probable, et qu'à l'époque du partage Catherine même n'osa jamais avancer. Indépendante, rentrée dans la possession de ce qui lui est dû, elle pardonnera le passé, car elle est chrétienne, et tendra une main loyale à Moscou, étrangère par le sang, étrangère par le caractère de son génie, ennemie durant des siècles, mais qui parle aujourd'hui une langue slave, et qui pourrait, à mesure que germeraient en elle les idées chrétiennes, devenir pour les nations slaves une sœur d'adoption en cessant d'être ce qu'elle fut jusqu'ici et ce qu'elle est encore, une menace permanente pour leur sécurité et pour celle de l'Europe.

TABLE DES MATIÈRES.